VENDREDI. NUMÉRO 3. 16 AVRIL 1858.

L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE,

SEUL ORGANE INTERNATIONAL, PARAISSANT TOUS LES JOURS A MADRID,

JOURNAL POLITIQUE, INDUSTRIEL, AGRICOLE, FINANCIER, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

Ce journal paraît en deux éditions : Le matin, en ESPAGNOL ; et le soir, EN FRANÇAIS.

Este periódico sale en dos ediciones : Por la mañana, en ESPAÑOL ; y por la tarde, en FRANCÉS.

A MADRID, — tout ce qui concerne la Rédaction doit être envoyé au Directeur de L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE, *Calle del Sordo*, 37.

Pour les abonnements, les réclames, les annonces à insérer, s'adresser à l'Aministration du JOURNAL, *Calle del Sordo*, 37 ; ou chez MM. Bailly-Baillère et Duran, libraires.

PRIX D'ABONNEMENT :

	1 mois.	3 mois.	6 mois.	1 an.
MADRID	16 rx.	45 rx.	90 rx.	180 rx.
PROVINCES	20	60 rx.	120 rx.	240 rx.
FRANCE ET AUTRES PAYS	6 fs.	18 fs.	36 fs.	72 fs.
OUTRE-MER, LES ANTILLES ET LES COLONIES	8	20	40	80

Les abonnements commencent le 1 et le 15 de chaque mois.

Pour les abonnements, les annonces et les réclames à insérer, s'adresser :

DANS LES PROVINCES, chez tous les libraires ; á Barcelone, chez M. Bonnebault, libraire, Rambla del Centro.

A LISBONNE, chez M. Plantier, libraire.

A PARIS (pour toute la France), à l'Agence du JOURNAL, chez M. Ern. Clair, rue St-Marc, 30.

A LONDRES, *Leicester Square*, 19.

A BRUXELLES, á l'office de publicité, *Montagne de la Cour*.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE PARTICULIÈRE.

DE L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE.

Dépêche reçue le 15 avril á 5 3/4 heures 1/4 du soir.

Paris.

Fonds espagnols.	3 p% extérieur	»
	Id. intérieur	»
	Dette différée	26
	Id. amortisable	»
Fonds français.	4 1/2 %	93 20
	3 %	69 45
Fonds anglais.	Consolidés 96 3/8 á 96 3/4	

BOURSE DE MADRID.

3 % consolidé 39-20 publiée.
Id. différée 27 20 publiée.
Dette amortisable 1re classe
— amortisable 2e id.

MADRID LE 15 AVRIL.

NOUVELLES POLITIQUES.

Le fait politique qui domine par son importance toutes les nouvelles et toutes les préoccupations est évidemment la prochaine réunion du Congrès européen destiné á resoudre les questions internationales que le traité du 30 mars avait laissées sans solution.

Ces questions négligées il y a deux ans comme appartenant à un ordre secondaire, sont devenues de véritables conflits entre les divers Etats, et nous avons vu, depuis, combien de fois la paix de l'Europe a été menacée par l'explosion inattendue de ces hostilités qui, du domaine calme et discret de la diplomatie, ont failli passer dans celui des luttes armées.

L'urgence de la réunion d'un nouveau Congrès s'est accrue sans cesse en présence des éventualités imminentes, et une de nos correspondances particulières afirme que le 1 mai prochain est la date fixée pour le commencement de ces travaux.

Ce renseignement sera confirmé; nous l'espérons, à moins de l'un de ces retards dont les traditions diplomatiques abondent, et nous pouvons assurer avec plus de précision que le gouvernement français ne cesse de hâter, par tous ses soins, l'ouverture des séances du Congrès.

Pour apprécier l'étendue de la tâche que les gouvernements de l'Europe ont prèparé à l'assemblée de leurs plénipotentiaires et la gravité et le nombre des problêmes internationaux que les délégués doivent résoudre; il suffira de lire l'énumération suivante que l'un de nos confrères publiait il y a peu de jours:

1° Sauver l'alliance anglo-française par des mesures préventives et répressives contre la révolution;

2° Régler pacifiquement l'affaire des *exequatur* suisses (affaire des consulats et passeports);

3° Réconcilier le gouvernement de Naples avec les gouvernements de France et d'Angleterre;

4° Réconcilier le gouvernement de Naples et le gouvernement du Piémont;

5° Réconcilier le Piémont et l'Autriche;

6° Calmer l'Italie centrale et méridionale;

7° Obtenir en Piémont le succès de la loi Deforesta contre les révolutionnaires et la faire exécuter;

8° Mettre d'accord le Danemark et l'Allemagne sur la question des duchés;

9° Mettre d'accord les grandes puissances sur la question de l'union *politique* ou *administrative* des principautés du Danube (Moldavie et Valachie);

10° Faire que le traité de Paris soit une vérité pour les chrétiens d'Orient par la mise en pratique du hattihumayoum (charte de réforme);

11° Calmer la Bosnie, l'Herzégowine, le Monténégro, en arêtant d'une part l'ambition de l'Autriche et du prince de Monténégro qu'elle soutient, en arrachant d'autre part ces provinces chrétiennes à la brutalité des Bachi-Bouzouchs et du juge musulman;

12° Protéger les Grecs contre les violences des Turcs;

13° Empêcher les Anglais de se faire un nouveau Gibraltar dans l'île de Périm;

14° Obtenir du sultan, contre les Anglais, le percement de l'isthme de Suez;

15° Faire que l'Allemagne et les autres puissances s'entendent sur les conditions de la navigation du Danube;

16° Réprimer la propagande de la Russie parmi les Grecs et les Slaves;

17° Fixer les limites de la Turquie et de la Russie en Asie;

18° Enfermer la révolution dans son lit, pour qu'elle n'inonde ni la France, ni l'Angleterre, ni la Suisse, ni la Belgique, ni l'Italie, ni l'Espagne, ni le Portugal, ni l'Allemagne, ni la Roumanie, ni les pays Slaves;

19° Unir les grandes puissances sur toutes les questions politiques et sociales qui intéressent la paix de l'Europe et la paix intérieure de chaque Etat.

Lassées de difficultés qui ne font que s'accroître, préoccupées de l'inquiétude fort légitime des populations, et stimulées par l'aiguillon d'intérêts immédiats et présants, les Cours attendent impatiemment que l'heure du débat diplomatique soit venue. Puisse la discussion elle même ne pas enfanter de nouvelles complications et trancher selon le bon droit et le vœu des nations, tant de questions qui se présentent à la fois au jugement du Congrès!

Parmi les hauts justiciers diplomatiques dont cette assemblée sera composée, l'Empire turc sera représenté par Fuad-Pacha, l'un de ses hommes politiques les plus importants et les plus versés dans la reconnaissance des grandes affaires extérieures qui vont être débattues.

Mehemet-Djemil, ambassadeur titulaire à Paris, qu'en raison de sa jeunesse et de la haute et rude mission du Congrès, n'a pu être investi d'un aussi lourd mandat, restera probablement à Constantinople, où il est en congé jusqu'à la fin des séances.

Férouck-Khan, l'ambassadeur de Perse, a quitté Paris aujourd'hui 16 avril, et s'est dirigé vers Marseille pour reprendre la route de Téhéran après une mission de plusieurs mois, entièrement consacrée, nous l'avons dit, à faire entrer l'Empire persan dans le grand concert des nations européennes.

La dèpêche télégraphique qui nous annonce son départ, ajoute que l'ambassadeur emporte de magnifiques cadeaux, envoyés au Shah son souverain, par l'empereur Napoléon III. C'est le retour d'une gracieuse courtoisie, dont le Shah avait pris l'initiative, en envoyant en France l'habile et actif plénipotentiaire dont la présence au-près des cours de l'Occident fera époque dans l'histoire contemporaine des Persans.

Des correspondances particulières rectifient les informations erronnées publiées récemment par plusieurs journaux au sujets des démissions probables et simultanées des deux archiducs Albert et Maximilien chargés, l'un du gouvernement de la Hongrie, l'autre de celui de la Lombardie. Ces princes malgré la résistance des magnats hongrois à toutes les innovations administratives, malgré la haine traditionnelle qui fermente dans les populations lombardes contre le pouvoir autrichien, sont résolus à accomplir dans toute son étendue la grande e délicate mission que leur a confié l'empereur François-Joseph, son frère.

Des lettres de Berlin, affirment que le prince Albert, le roi des belges et lé père du roi de Portugal, doivent se trouver très-prochainement réunis à Cobourg avec tous les autres membres de la famille de ce nom, l'occasion de la consécration d'un caveau funèbre. Le prince Albert profiterait, dit-on, de ce voyage pour aller passer quelques jours à Berlin, où S. M. la reine Victoria est attendue avant la fin de l'année.

Le mariage récent de la princesse royale, fille de la Reine Victoria, avec le prince de Prusse, héritier présomptif du trône, donne à ce voyage quelque probabilité, et les intérêts politiques auraient certainement leur part dans ce resserrement plus affectueux encore des liens qui unissent désormais les deux maisons royales de Hanôvre et de Brandebourg.

Plusieurs journaux auraient annoncé que des masses innombrables de Chinois environnaient Canton et se préparaient à reconquérir la ville.

Le dernier courrier nous a apporté des nouvelles qui démentent ces renseignements. Elles assurent que rien ne menace les alliés dans la possession de leur conquête, et que l'Empereur de la Chine n'a pas encore répondu au message par lequel Pih-Kwei lui donnait avis de la prise de Canton et de sa nomination à la tête d'une administration provisoire.

Cette réponse est attendue impatiemment, et les escadres se préparent à remonter vers le Nord, soit pour protéger la marche des plénipotentiaires allant à Pékin traiter de la paix avec le souverain, soit pour renouveler les arguments matériels qui ont si éloquemment été mis en œuvre devant Canton, si le message de de l'Empereur est une réplique conçue dans ce style exhubérant de malédictions et de menaces dont les chinois ont fait jusqu'à ce jour un si prodigieux usage envers leurs ennemis.

A quelque point de vue qu'on l'envisage, la situation du Céleste -Empire est sérieusement affligeante; les faits militaires accomplis sont des moyens violents dont l'usage ne peut être que très pénible pour des peuples généreux et civilisés; enfin, il ne saurait-être une détresse plus profonde, un malheur plus accablant que celui qui pèse sur cette nation de soixante millions d'hommes, que la guerre civile ensanglantée depuis quatre années et qu'est venu surprendre au milieu de leurs autres désastres le canon des européens.

Les journaux anglais et piémontais continuent à discuter avec une ardeur que l'absence de nouvelles serieuses peut seule expliquer, sur la différence qui s'est élevé entre le gouvernement de Naples d'une part et ceux de Turin et de Londres á la suite de la prise du *Cagliari* par la marine napolitaine.

Mais, nous avouons comprendre fort peu qu'un *casus belli* puisse éclater entre des puissances, parceque dans un cas de la plus légitime défense, un souverain aura fait arrêter et saisir un navire étranger chargé d'insurgés armés pour une descente révolutionaire la plus audacieuse et la plus brutale qu'un pays puisse redouter. Que ce navire soit piémontais et qu'il vogue sous pavillon anglais, le bon droit de la saisie, dans un péril de cette nature, ne saurait vraiment être discuté, et nous trouvons singulièrement exagéré le zèle de ceux qui font entendre aujourd'hui des plaintes aussi bruyantes pour l'arrestation de quelques nationaux britanniques, trouvés sur un navire portant avec une si étrange hardiesse sa cargaison d'armes et de factieux.

A. DE LANNAU-ROLLAND.

Hambourg, 12 avril.

Le ministre de la justice en Suède, M. Gunther, a donné sa démission; le baron Gœr le remplace.

La nomination de M. Due, en qualité d'ambassadeur à Paris, rencontrant toujours une vive opposition, M. Due sera probablement envoyé à Vienne.

Malgré tous les démentis donnés aux bruits d'un changement prochain de Ministère il à été fortement question hier soir de la retraite prochaine de M. Isturitz.

Nos informations particulières nons autorisent à assurer de nouveau que ces bruits sont entièrement dénués de fondement.

Aujourd hui tous les ministres se réuniront en conseil au Palais d'Aranjuez.

Les questions les plus importantes doivent y être agitées.

A. DE LANNAU ROLLAND.

CHRONIQUE DE MADRID

ET DES PROVINCES.

On nous annonce l'arrivée à Séville du Prince et la Princesse de Galitzin leurs Excellences sont descendues à l'hôtel de Londres et se proposent de visiter toute l'Andalousie.

Notre correspondant de cette ville nous signale un nouvel acte de bienfaisance de leur altesse royale le duc et la duchesse de Montpensier qui ont envoyé 2000 rx. à l'asile de mendicité de cette ville.

Les brigands Jean Guerrero et Jean España, accusés d'assassinat sur la personne d'un caporal de la garde civile, ont été passés par les armes sur la place de Seville.

Comme le jour de leur exécution, Sa Grandeur l'archevêque de Séville devait recevoir des mains de Sa Majésté la reine, la barrete de cardinal, les frères de la charité lui adressèrent une dépêche Télégrafique afin qu'il sollicitât de Sa Majésté la grâce des condamnés.

De leur côté leurs altesses royales le duc et la duchesse de Montpensier avaient fait une démarche de même nature Mais l'heure de l'éxécution étant arrivée, sans que l'on eût reçu de réponse elle eut lieu en présence d'un concours immense de la population.

Les prisonniers de Séville firent immédiatement une collecte afin de faire dire trois messes pour le repos de l'âme des condamnés.

Nous annonçons comme une bonne fortune pour les amateurs de peinture, l'exposition au public dans la galerie principale du ministère de Fomento, du tableau peint à Rome par M. German Hernandez Amores.

Cette exposition durera jusqu'à dimanche prochain.

Chaleur de ton, hardiesse d'éxécution tel est, le premier effet que nous a produit ce magnifique tableau qui révèle chez son auteur les meilleures dispositions et un brillant avenir.

—Encore un progrès que nous nous empressons de signaler. La ville de Madrid possède enfin un établissement de bains à vapeur qui vient d'être fondé par les docteurs Delhom et Artus. Cet établissement construit avec goût et élégance dans la galérie de San Felipe sera ouvert lundi au public.

—On a trouvé hier à la Fuente Castellana dans un des taillis qui avoisinent la route, le cadavre d'un jeune homme paraissant appartenir á la classe élevée de la société.

Il avait la tête percée d'une balle et tenait un pistolet chargé à la main. On se perd en conjectures et les commentaires les plus divers n'ont pas cessé de circuler depuis hier le public ne sachant encore s'il doit cosidérer cette mort comme le résultat d'un duel d'un suicide ou d'un assasinat.

—Lord Howden, ancien ambassadeur d'Angleterre en Espagne, est incessamment attendu dans sa charmante habitation de Caradoc connue sous le nom de Kerignac où il va prendre quelque repos.

On nous écrit de la Catalogne que des troupes parcourent le district d'Urgel où on prétendait que des carlistes s'étaient montrés en armes. La garde civile avait en connaissance de l'arrivée à Pons de l'ancien capitaine carliste Aberto Moga, qu'elle avait l'ordre d'arrêter. Moga s'était présenté en effet à Pons; mais il en était sorti précipitamment, de sorte que sa capture ne put être opérée immédiatement. Elle se mit cependant à sa poursuite et put l'atteindre enfin près du village de Ribelles. Les soldats lui ayant ordonné de s'arrêter et de venir à eux, il n'en tint aucun compte et il précipitait au contraire sa fuite. Mais il fut atteint par une balle qui lui a enlevé toute la machoire inférieure. Transporté à Pons où tous les secours de l'art lui ont été prodigés, mais en vain, il a rendu le dernier soupir après avoir reçu les derniers sacraments.

—A Madrid chacun connaît l'attentat dont a été victime M. Camacho quand Rivera était inspecteur de police à l'époque qui précéda les événements de 1854.

Arrêté et mis en prison, Rivera en sortit le 28 juin 1854 (sans savoir comment) et il fut envoyé avec mission secrète à Alcalá où étaient alors les partisans Vicalvaristes.

Il eut la vie sauvée par sa victime aujourd'hui.

N'ayant pas réussi dans sa mission, il émigra et signa à Londres et Paris des pamphlets contre le comte de Lucena.

Pendant le ministère de 1856, on vit reparaître M. Rivera à Madrid et s'y promener en pleine liberté.

Arrêté ainsi que nous l'avons peu d'instants après son crime, la justice remplit son devoir avec la plus grande activité et à 9 heures du soir le juge d'instruction avait complété sa tâche.

Nous ajouterons à ces détails ceux reproduits par la *Correspondencia autógrafa*.

Lorsque l'agresseur Rivera fut devant sa victime il lui dit:—«me connaissez-vous?»—Verdugo repondit—«oui monsieur comme tout le monde, et je vous prie de vous rétirer de devant moi.»—A cette réponse il reçut le coup homicide.

FEUILLETON.

DE L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE.

LA PERLE DE GRAVELINES,

PAR CASIMIR HENRICY.

III.

(*Suite.*)

—Lui, mort? Allons donc! je puis vous assurer qu'il se porte comme vous et moi.

—Oh! merci, mon Dieu! je le reverrai alors!

Par excès de bienveillance, de délicatesse et de sensibilité, le brave homme, si heureusement échappé des pontons, semblait avoir perdu toute présence d'esprit. Dans son empressement à vouloir réparer la prétendue sotisse qu'il s'imaginait avoir faite, il ne voyait plus l'air malatif de Marguerite, dont il avait été d'abord frappé, et il oubliait également que sa santé, à lui, était des plus délabrées. De son côté, Marguerite ne songeait pas à lui adresser des remerciments.

On voit par là que les mouvements iustinctifs, ou les élans de la nature, ne sont pas toujours d'accord avec la froide raison et les convenances dites sociales. Or, dans ce cas, ce n'est certes pas la nature qui a tort. En réalité, par ces mots «Merci, mon Dieu!» Marguerite remerciait son visiteur, et ce dernier attachait à ses propres paroles, venues sur ses lèvres sans réflexion, un tout autre sens que celui que pourraient y découvrir les grammairiens.

—Si vous le reverrez! dit le marin avec animation, répondant à la pensée hautement exprimée par Marguérite. Il faut bien l'espérer: les choses ne peuvent pas toujours aller comme ça. Notre compte serait bientôt réglé avec les Anglais, si nous avions encore, pour nous commander, des chefs aussi capable que du temps de Louis XVI...

—Ah! parlez-moi plutôt de mon mari.

—Je sais bien, poursuivit le marin en s'exaltant, et sans prendre garde à l'interruption, je sais bien que le premier consul, c'est-à-dire l'empereur, car il a monté en grade depuis que j'ai quitté le pays, a juré de démolir l'Angleterre; mais je n'ai pas beaucoup de confiance en lui, c'est un *pousse-caillon* qui n'entend rien à la marine.

—Mais, que savez-vous...?

—Qu'est-ce que cela nous fait? à nous qu'il sache battre les Prussiens et les Autrichiens, qui ne nous font aucun mal. Belle gloire, vraiment! Le premier venu pourrait en faire autant, tandis qu'il n'y a que des marins qui puissent battre les Anglais. Et pour leur faire la guerre, à ceux là, un bon amiral, comme le bailli de Suffren, par exemple, nous serait plus utile que dix empereurs. Cependant, je crois que nous finirons quelque beau jour par mettre le grappin sur l'Angleterre, et alors...

—Mais parlez-moi donc de mon mari, répéta la jeune femme, toute transportée, en prenant dans ses mains blanches et mignonnes la grosse et rude main de son interlocuteur, et l'arrachant enfin au courant impétueux de ses idées; parlez-moi de mon mari, et dites-moi où il est, afin que j'aille le trouver.

—Hélas! pauvre petite femme! il est où j'étais, sur le *Warrior*, un des plus vilains pontons de Chatam, avec un autre du pays qu'on venait d'y amener, le calfat Moreau (c'était le complice du charpentier Perrin); mais, ne vous chagrinez pas, il finira bien par en sortir d'une manière ou de l'autre, et alors vous le reverrez.

Ramené de la sorte à l'objet de sa visite, le marin se mit à raconter sur Dutaillis, non pas ce qu'il savait, mais ce qui lui semblait de nature à calmer l'inquiétude de la femme du prisonnier.

Chacune des paroles de cet homme, qui avait partagé la captivité de son mari, recueillie avidement par Marguerite, ranimait son courage en lui rendant l'espérance. Un beaume venait d'être appliqué sur la blessure de son âme, et le vide immense qui s'était en partie comblé. Sans doute, le bonheur ne l'avait pas fuie pour toujours.

Avant de dire comment Dutaillis était tombé entre les mains des Anglais, je vais achever de faire connaître, par un trait, le caractère du marin qui avait apporté de ses nouvelles.

Cet homme n'avait jamais dû les trois écus qu'il prétendait restituer, et la bourse qu'il disait tenir de Dutaillis était le produit d'une collecte faite par lui-même à Gravelines, pour venir au secours de la famille de son malheureux ami. Et pourtant, il avait, lui aussi, une femme et des enfants qui manquaient presque de tout.

C'était donc uniquement pour ne pas blesser l'amour-propre de la jeune femme de Dutaillis, qu'il avait recouru à un innocent mensonge. Rencontrerait-on souvent, dans ce qu'on appelle la haute société, de pareils exemples de générosité et de delicatesse?

IV.

DANGERS DE L'AMBITION.

Dans quelque sphère que le hasard de la naissance ou le cours des événements l'aient placé, l'homme est ainsi fait, qu'il ne saurait se contenter de sa position, ni même borner ses désirs.

On a beaucoup crié, de tout temps, contre cette tendance générale des esprits, que la religion et la philosophie se sont surtout efforcées de combattre. Conseils, maximes, préceptes, entraves, violences, châtiments, tout a été inutile. Les eternelles aspirations de l'homme l'ont toujours porté de bas en haut, des régions obscures aux régions éclairées, c'est-à-dire de son état présent, duquel il n'est jamais satisfait, vers l'avenir qu'il rêve et dont les brillantes promesses le fascinent.

Il est difficile, cependant, de condamner d'une manière absolue cette tendance et ces aspirations lorsqu'on réfléchit que sans elles aucun progrès n'eût été accompli dans le monde, et que, par conséquent, les hommes vivraient encore dans les bois, à l'état sauvage. On se demande alors si tout cela ne découle pas d'une loi à laquelle nous sommes soumis à notre insu, et comme la réponse ne peut qu'être affirmative, de conséquence en conséquence, on se voit forcé de faire une large part aux besoins réels, aux désirs avouables, aux ambitions légitimes enfin, et de ne condamner que les tentatives insensées et l'emploi des moyens réprouvés par la morale.

Le rustique montagnard, qui garde les troupeaux d'autrui au pied des glaciers, sur les abruptes versants des cimes alpestres, a donc sa petite ambition. tout comme le gros industriel, filateur ou bonnetier, qui fait sonner ses breloques en marchant. Il n'y a de différence que dans l'objet immédiat de leurs désirs, car le but auquel ils tendent tous deux est en définitive le même: c'est d'acquérir de l'or, une position plus élevée des honneurs, des jouissances.

Le berger aspire d'abord à posséder un troupeau et un châlet; l'industriel vise aux fonctions de législateur. Que leurs vœux soient exaucés, ils se tiendront l'un et l'autre pour malheureux, s'ils n'obtiennent mieux encore. Le propriétaire du châlet desirera une ferme dans la vallée; le législateur aux bruyantes breloques convoitera un portefeuille, et ainsi de suite, jusqu'au jour où la mort, la seule chose à laquelle on ne pensait pas, vien renverser brutalement, d'un coup de son aile, les projets les mieux conçus.

Plus d'un braconnier, courbé sous le poids de sa chasse, n'a été surpris par le garde champêtre de sa commune que parce qu'il tenait un peu trop à s'en retourner avec une derniere pièce de gibier, tout à fait inutile à sa gloire. Plus d'un conquérant n'a été de même arrête dans le cours de ses triomphes, et n'a perdu sa couronne, que pour avoir voulu ajouter une nouvelle province à ses états trop vastes.

Les pêcheurs, pas plus que les autres hommes, ne savent se contenter de peu; on en voit tous les jours qui, pour ne rien laisser du poisson qu'ont pris leurs filets, surchargent tellement leur bateau, qu'ils perdent à la fois bateau, filets et poisson; heureux quand ils ne perdent pas la vie.

C'est aussi pour avoir voulu s'en retourner avec un chargement complet, que Dutaillis perdit sa liberté, dans la nuit fatale qui vit les flammes dévorer le *Pommier fleuri*. Il pêchait fort au large, et le poisson abondant, vers les dix heures, son bateau était déjà presque plein.

Quatre autres pêcheurs étaient avec lui; deux d'entre eux opinaient pour qu'on regagnât le port avec ce que l'on avait pris, alleguant l'audace des croiseurs anglais, qui venaient enlever des bâtiments jusque sous les canons de nos forts; les autres, au contraire, étaient d'avis qu'on ne devait abandonner la place qu'après avoir achevé de remplir le bateau, ce qui ne pouvait tarder. Dutaillis pensait comme ces derniers. On ne pouvait laisser échapper une occasion si belle, et il serait toujours temps de se retirer, losqu'un navire quelconque apparaîtrait.

Mais ces hommes, dans leurs préoccupations de pêcheurs favorisés. ne consultaient guère l'horizon; et d'ailleurs, le ciel était si noir, qu'on ne pouvait voir au loin. Ils ne s'aperçurent qu'ils dérivaient vers une frégate que lorsqu'ils se trouvèrent presque sous son beaupré.

Cette grande masse sombre, qui s'élevait au-dessus de la mer comme une falaise, leur inspira tout d abord une vive inquiétude, presque de l'effroi. Rentrant aussitôt leurs engins et bordant leurs avions, ils se hâtèrent de s'éloigner de son dangereux voisinage. Ils se flattaient de n'voir pas été aperçus. Vain espoir! la frégate, jusque-là silencieuse, s'anima subitement, et un grnd bruit de voix et de poulies parvint à leurs oreilles. Deux canots descendaient ensemble rapidement des flancs de cette maudite frégate, pour être envoyés à leur poursuite.

Il ne se découragent pourtant pas encore; ils se

Nous complétons les détails que nous avons donnés hier sur l'assassinat de M. Verdugo, en reproduisant ci-après un extrait de l'article publié aujourd'hui par notre estimable collègue *La Epoca*.

Des considérations toutes particulières nous ont obligé à ne relater hier qu'en quelques lignes l'horrible crime qui depuis 24 heures occupe tous les esprits.

Il nous est nécessaire avant-tout de contenir notre indignation personnelle afin de pouvoir rendre un compte impartial d'un acte soumis aujourd'hui aux tribunaux et qui, nous le craignons, privera une épouse charmante et adorée de l'homme qu'elle aimait, la Reine d'un serviteur dévoué et les Cortès d'un député qui a toujours soutenu ses opinions avec courage, impartialité et dévouement, les amis enfin d'un homme qu'ils aimaient et que ses adversaires politiques eux-mêmes estimaient.

Hier, quelques minutes avant 2 heures, le colonel d'artillerie député aux Cortès, representant les îles Canaries et aide-de-camp de S. M. la Reine sous la présidence d'O'Donnell, M. Domingo Verdugo, traversait la rue del Carmen lorsque, passant devant le magasin du Palais de cristal, avant la rue de la Salud, il fut accosté par Antonio Rivera qui lui demanda s'il le reconnaissait.

M. Verdugo lui ayant répondu que malheureusement il ne le reconnaissait que trop bien, celui-ci tira une dague triangulaire de dessous son manteau et le frappa d'un coup au côté droit, qui pénétra dans une profondeur de onze pouces.

Surpris à l'improviste par cette brutale attaque, le colonel Verdugo ne put repousser la force son sauvage adversaire.

Il est impossible de montrer plus de sang froid que n'en a eu Rivera au moment de commettre son crime, mais il le perdit presqu'au même instant.

Il jeta son arme homicide derrière la porte d'une maison voisine et prit la fuite dans la rue de la Salud.

Poursuivi par la foule, il fut presqu'immédiatement arrêté.

Le blessé, qui perdait une grande quantité de sang, fut transporté chez M. Castillo, rue del Carmen, 41, où on lui donna les soins les plus empressés que réclamait sa situation.

Dès le premier instant M. Verdugo ne se fit aucune illussion sur la gravité de son état. Ses premières paroles furent pour son épouse Mme. Avellaneda, qui venait tout récemment encore de l'illustrer une fois de plus dans la littérature espagnole.

Un confesseur fut appelé et accurut au chevet du blessé lui apporter les derniers secours de la religion.

A partir de ce moment le colonel Verdugo fut complétement calme, et entretenait avec le général gouverneur M. Garrigo, qui seul voulut se charger d'annoncer cette horrible nouvelle à l'infortunée épouse de Verdugo, qui la reçut avec une force d'âme et un courage admirables.

Les meilleurs médecins de Madrid se transportèrent auprès du malade, et depuis hier le sang n'a pas cessé de s'échapper de la blessure.

La maison qu'il occuppe est litteralement assaillie par la foule. Chacun suit avec anxiété les phases de cet épouvantable drame.

Les antécedents de l'assassin Rivera sont on ne peut plus déplorables.

A l'heure où nous écrivons, l'état de M. Verdugo, présente toujours la même gravité.

—Aujourd'hui, à midi, des malfaiteurs ont pénétré dans la maison, n° 7. premier étage de la rue Postigo San Martin. Divers effets ont été enlèves et même, assure-t-on une somme d'argent assez importante.

Les voleurs n'ont pu être arrêtés, malg ué l'entervention presque immédiate de la police.

G. DE LAGNY.

L'ILE DE FERNANDO-PO.

Le gouvernement espagnol vient de transmettre à Cadix les ordres nécessaires pour faire armer un certain nombre de bâtiments de guerre destinés à renfoncer son escadre des côtes occidentales d'Afrique dans le but de protéger son commerce et ses nationaux; en même temps il a décidé la fondation d'un établissement dans l'île de Fernando-Po, qui lui appartient.

Les chambres de commerce ont été prévenues de ce fait par une circulaire du ministre de la marine qui les engage à étudier la question et à indiquer aux négociants espagnols les nombreux avantages qu'ils pourraient trouver à établir des relations suivies avec la côte d'Afrique, si riche en produits de tous genres. Les navires qui partiront de Cadix emmeneront un certain nombre d'ecclésiastiques qui vont fonder à Fernando-Po une mission réligieuse dont le concours dévoué sera très-favorable aux projets de la cour de Madrid.

L'île de Fernando-Po, ou pour écrire plus exactement de Fernando do Po, est située sur le golfe de Biafra, qui forme le fond du golfe de Guinée. Elle a été découverte, ainsi que plusieurs autres terres de la même region, en 1472, par un gentilhomme de la cour d'Alphonse V, roi de Portugal, qui l'a appelée Belle-Ile ou Formosa, et dont depuis elle a porté le nom. Elle fut, dès le principe, annexée aux possessions de la cour de Lisbonne, qui la posséda pendant près de trois siècles. Elle fut cédée en 1778 par le Portugal à la cour de Madrid, et, depuis cette époque, elle n'a jamais cessé d'appartenir à l'Espagne. Elle a environ 60 kilomètres de long sur 12 de large. Elle est haute, contient de belles forêts remplies des plus précieuses essences, et possède un grand nombre de produits naturels très-favorables pour le commerce et pour l'industrie. On cite parmi ces produits la canne à sucre, le coton, le tabac, le café, le manioc, la patate et les épices généralement employées.

La population de l'île se compose de mulâtres, de nègres et d'un très-petit nombre d'Européens. Ce pays, autrefois, était le refuge d'une population nomade très dangereuse, mais depuis, il s'est sous ce rapport amélioré, et il n'est pas besoin d'une force armée considérable pour tenir en respect les habitants actuels et maintenir l'ordre parmi eux. On peut se procurer facilement, pour les cultures, des travailleurs libres à la côte d'Afrique.

On a dit à tort que l'île avait autrefois été cédée par les Espagnols aux Anglais; c'est une erreur complète; l'Espage a seulement autorisé en 1814 le gouvernement de la Grande-Bretagne à former dans l'ouest de l'île un établissement qui a reçu le nom de *Clarence*, et qui s'est peu développé. Cet établissement, dans lequel il se fait une assez grande quantité d'affaires, n'a aujourd'hui que 400 habitants. Plusieurs maisons cependant y ont acquis une importance réelle dans le commerce de l'huile de palma, du bois d'ébène, du bois de teinture et de l'ivoire.

Depuis quelques années, deux de ces maisons exploitent les magnifiques bois de construction que contiennent les fôrets du pays. L'une d'elles a même établi des chantiers et fait construire des navires qui ont réussi. Les Anglais, n'ayant pas trouvé d'aide dans le travail des indigènes, ont amené de la côte une espèce de nègres appelés Krammens très-industrieux et très-intelligents, qui font d'une manière avantageuse le cabotage sur les rivières de l'île, dont le nombre est considérable.

L'Espagne possède sur ce point une autre terre, l'île d'Annobon ou Bonano; qui a été découverte par les Portugais, le premier jour de l'année 1473, et cédée par eux aux Espagnols en même temps que Fernando-Po. Elle a environ 32 kilom. de circonférence. Elle est haute, remplie de vallées fertiles que bordent ses montagnes parées d'une riche verdure et couronnées de brumes continuelles. Sa population ne dépasse pas 8 à 900 habitants. Elle a les mêmes produits que Fernando-Po et pourrait être aussi utilement exploitée que la première. Malheureusement on n'y trouve qu'un mouillage assez médiocre et qui est situé à la côte nord.

Le même groupe renferme, indépendamment des îles Annobon et Fernando-Po, l'île des Princes et l'île Saint-Thomas. La première était autrefois le foyer de la traite; les anglais y ont établi depuis leurs principales croisières, et le chef-lieu du pays, San Antonio, n'est pas une ville dénuée des ressources. Le grand inconvénient que présentent aux européens ces différentes îles, c'est leur insalubrité. Fernando-Po a ce désavantage aujourd'hui; mais on y trouve quelques parties salubres, et les autres parties, au moyen d'un système bien entendu de colonisation, pourraient être assainies.

Cet inconvénient réel pourrait être combattu, et si les espagnols arrivent à ce résultat, ils seront maîtres d'une possession très-avantageuse à la côte occidentale de l'Afrique, où se porte depuis quelques années, avec une grande activité, le commerce européen. Toutes les îles que nous venons de détailler sont situées dans l'océan Atlantique. Dans la même mer, les anglais ont deux possessions bien connues, l'île de l'Ascension et l'île de Sainte-Hélène, dont le souvenir impérissable est consacré par l'histoire.

Le gouvernement français, pour honorer la mémoire de l'Empereur, vient d'accréditer dans cette île, avec le titre de gardien-conservateur du tombeau de l'Empereur, un ancien officier supérieur de l'armée française, M. Gautier de Rougemont, qui aura l'honorable mission de garder les lieux habités autrefois par Napoléon 1er et où il a rendu le dernier soupir. La maison de l'Empereur sera relevée, restaurée et entretenue aux frais de la France.

Ces lieux historiques seront consacrés par un monument durable et conservés à l'avenir par un ancien compagnon d'armes de l'Empereur. On ne peut qu'approuver cette noble et touchante idée. M. de Rougemont s'est embarqué le 3 avril avec sa famille pour se rendre à son poste. Il a pris passage sur le paquebot-poste *le Normand*, qui a quitté Southampton le 5 avril dernier.—L. D'HORTIER.

CORTES.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

La session des Cortès s'est ouverte hier à 2 heures et demie, sous la présidence de M. Cardenas. MM. les députés étaient en petit nombre, mais les tribunes étaient pleines. La continuation de la discussion pendant sur l'interpellation de M. Lafuente justifiait cet empressement.

Le procès verbal de la session antérieure ayant été approuvé, lecture a été faite du rapport de la commission chargée de la révision des opérations électorales qui conclut à ce que M. le duc de Sexto soit sujet à réelection.

Ce rapport a été approuvé sans discussion.

L'ordre du jour a amené le scrutin sur les opérations électorales d'Arenys-sur-mer; et ensuite, le projet de loi qui accorce aux militaires en retraite le droit de pouvoir se consacrer à toute classe de commerce et d'industrie licites, avec faculté de changer de domicile et de voyager avec la même liberté que ses concitoyens.

Ce projet a été approuvé sans discussion aucune.

M. Lafuente a pris la parole et a argumenté sur tous les points de doctrine exposés par M. Bravo-Murillo; mais ses efforts ont principalement tendu à défendre son parti contre les attaques dont il a été de la part du même député, non pas tant pour les repousser et les détruire que pour dissiper la mauvaise impression qu'elles auraient pu occassionner. Il a existé pourtant un point sur lequel les deux honorables adversaires ont été d'accord: c'est que ni les militaires, ni les magistrats et employés en activité de service, ni les membres du clergé ne devraient pouvoir faire partie de la chambre législative, ainsi que le préopinant l'a demandé anciennement dans un projet de loi dont il donne lecture. S. S. appartient à un parti qui a proposé et fait la loi de désamortissement, mais il repousse l'idée que l'on veut en déduire que ce parti ait été et soit le persécuteur du clergé qui, a été au contraire, l'objet de ses attentions et de sa protection dans toutes les époques où il a occupé le pouvoir et particulièrement de 1854 à 1856.

L'orateur a nié que le parti progressiste ait jamais mis en discussion la légitimité du trône et l'unité religieuse. Ce fut une des conséquences de la révolution, ce fut la conséquence des causes qui la produisirent, et non point un acte de son parti. Dans tous les temps, sous toutes les administrations des émeutes et des révolutions ont éclaté et certes non point par la faute de ces administrations. Du reste, le préopinant exprime le vœu que le parti modéré dispose et use du pouvoir dans les hautes conditions de douceur, d'ordre et de succès que M. Bravo Murillo désire au parti progressiste si des évenements ligaux l'amenaient au gouvernement.

MM. Reina et Santa-Crux ont pris ensuite et successivement la parole; le premier pour ratifier de son témoignage toutes les assertions de M. Bravo Murillo au sujet de l'impression de son discours, et le second pour relever les attaques dont son parti avait été l'objet dans la séance précédente. Selon l'honorable député, le parti modéré n'a pas le droit de se déclarer le seul, apte à régir les destinées de la nation; il a été onze ans au pouvoir, au milieu de circonstances paisibles, il n'est jamais parvenu à niveler le budget.

M. Canga Argüelles avait demandé la parole pour une allusion personnelle. L'orateur a gémi sur la direction fâcheuse et inutile que prenaient les discussions de la chambre: il a vivement reproché à M. Bravo Murillo d'en être en partie la cause et s'est plaint de ce que S. S. lui avait refusé la parole lors des débats sur la fusion dynastique. L'honorable député croit en la nécessité de grouper étroitement autour du trône tous les éléments monarchiques, seul moyen de le préserver des atteintes de la révolution.

Divers députés sont montés successivement à la tribune quelques paroles animées ont été échangées entre M. M. Hurtado et Bravo Murillo, M. le ministre des finances et M. Santa Cruz. Enfin celui-ci a été défié par M. Luis Maria Pastor, de prouver, lors qu'aura lieu la discussion du budget, l'assertion qu'il venait de faire et qui attaquait si vivement l'administration du parti modéré.

La discussion a été close sur la demande de plusieurs députés et la séance a été levée à 6 heures.

NOUVELES DE L'ÉTRANGER.

Correspondance particulière de L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE.

Paris, 12 avril.

Aujourd'hui, le procès de Simon Bernard a dû commencer à Londres.

L'intérêt produit par cette affaire criminelle est immense et dépasse de beaucoup les sentiments de curiosité et d'émotion que le célèbre procès Palmer avait soulevés. Les scherifs de la cité, chargés en général de l'intendance et en particulier de la police d'*Old Bailey*, ont pris toutes les dispositions possibles pour que la grand-salle de la vieille cour *Old-Court* pût répondre à l'affluence du public qui à l'heure où je vous écris doit y être entassé. Pour qui connaît Londres je n'apprendrai rien d'étonnant en disant que des partis considérables sont engagés sur l'alternative de l'acquittement et de la condamnation de Bernard. On sait qu'il s'agit d'une condamnation capitale si le jury le déclare *Guilty* sur la question d'être *principal* dans un cas de *wisful marder*, ce que je traduirai au point de vue de la législation française par les mots d'être coupable de complicité d'assassinat sans admission de circonstances attenuantes, la peine de mort est prononcée par la lai anglaise.

Il paraît du reste dans le procès Bernard un épisode espéré et qui donnait à la curiosité populaire un de ses plus puissant éléments d'intérêt, c'était la croyance que Ruvio, le condamné gracié par l'Empéreur du procès Orsini, figurait comme témoin dans celui de Bernard. Maintenant s'il faut en croire une note, assez semblable à une communication officielle, que publient les journaux de Londres du soir à la date du 10, journaux qui par parenthèse sont arrivés hier à Paris à 5 heures et demie du soir, au lieu de dix heures du matin et n'ont été distribués qu'aujourd'hui 12.—Ce bruit de la présence de Rudio serait erronné. Voici ce que je lis à ce sujet dans le *Sun*: «D'après les renseignements que nous avons obtenus, nous pouvons affirmer hardiment que non seulement Rudio n'est pas en Angleterre, mais qu'il ne sera pas appelé à intervenir au procès comme témoin et, qui plus est on n'y a jamais songé.»

Quoique le *Sun* et avec lui, le *Globe* paraissent bien surs de leur fait, j'ai à avouer que mes renseignements particuliers étaient d'une nature opposée à leur allégation. Quoi qu'il en soit c'est aller beaucoup trop loin que de dire qu'on n'avait jamais songé à faire figurer le nom de Rudio sur la liste des témoins. La preuve du contraire resulte d'une déclaration officielle faite dans le cours des instructions du procès devant le magistrat de Bon-Street, déclaration parlant qu'un *free pardon*, un pardon complet serait accordé à Rudio par le gouvernement de la Reine, afin qu'il pût venir en Angleterre, si le procès Bernard y exigeait sa présence. Demain ou après, nous saurons du reste à quoi nous en tenir à cet égard.

Ce qui, dans ce grand procès, augmente encore la commotion populaire, c'est qu'elle ne prouve pas dans la situation cette traduction du sentiment public, sorte de soupape de sûreté, qui lui ouvre chaque jour la presse de Londres. Lord Campbell a invité dans son réquisitoire les organes du journalisme à s'abstenir de toute discussion sur le procès pendant qu'il durera soiyez certain. Trait caractéristique des moeurs anglaises.—Que la recommandation du *Lord Chif justice* sera religieusement observée.

Le duc de Malakoff dans la plupart des correspondances parisiennes et étrangères, annonçait le départ de Paris pour le lundi 12 avril, ne partira pas avant le mercredi 14. C'est au moins ce que l'on croit dans les régions politiques les plus sûrement informées. Rien encore de positivement officiel à ce sujet.

M. Kern est arrivé ici. On espère que les difficultés soulevées entre la France et la Suisse par l'affaire des consulats, ne tarderont pas à être aplanies.

M. de Bouguiny est arrivé hier à Paris. Je vous ai dit déjà je crois en annonçant son prochain voyage en France, que ce voyage, n'avait aucun motif politique. M. de Bourguiny est venu chercher sa femme. Il repart mardi prochain pour Vienne.

S. M. la reine de Hollande, sera à Paris vers le 7 mai et y restera jusqu'au 15. LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice partiront ensuite pour aller passer quelque temps à Fontainebleau.

M. de Persigny est allé se reposer des fatigues de son ambassade dans son domaine de Chamarande.

On s'est étonné, en mainte circonstance, de la longanimité de la déférence du gouvernement français envers M. Kern, surnommé le *temporisateur* de la diète helvétique. A l'occasion du différent de Neufchâtel, et plus récemment encore à propos de la question des réfugiés, M. le docteur Kern a été reçu par l'Empereur. Ce crédit est tout personnel à l'ancien député de Thurgovie. En 1838 alors que M. de Montebello, ministre de France, demandait l'expulsion des réfugiés français et italiens, M. Kern défendit courageusement la liberté de l'hôte d'arenemberg, au risque d'une rupture avec le gouvernement de Louis Philippe. Il fit ressortir éloquemment la distinction à établir entre le neveu de l'Empereur Napoleon I et les réfugiés de la bande de Mazzini que le gouvernement français avait compris, en 1836, dans le même *conclusum*, requérant leur expulsion. Ce sont ces précédents si honorables qui font aujourd'hui la force du docteur Kern et lui ont permis, à diverses reprises d'en référer à l'Empereur lui-même dans les derniers différends avec la Suisse.

La question du *Cagliari*, comme celle de Périm, menace de faire le tour de l'Europe. La presse anglaise et celle de Piémont semblaient jusqu'ici avoir le monopole de la discussion, et Dieu sait si elles en usent depuis un mois. Voici que les journaux français s'en mêlent à leur tour.

Faute de nouvelles politiques, ils se rabattent sur ce pauvre *Cagliari*. Est-il de bonne prise ou ne l'est-il pas? Les uns disent oui, les autres disent non.

Une lettre d'un des intimes amis de M. Lamartine fait pressentir une résolution inattendue de la part de l'illustre écrivain. Cette lettre que nous avons sous les yeux fait entendre que M. de Lamartine refuserait la souscription que ses amis ont ouverte en sa faveur. Cette détermination ne serait-elle pas motivée par le chiffre très-modique des souscriptions déjà recueillies?...

La société des voitures publiques de Madrid, capital social 4 ou 5 millions vient de faire placarder dans Paris par ordre de S. M. la reine d'Espagne, un immense avis qui met en demeure les actionnaires d'aller verser une partie de leurs actions au plus vite.

Pour extrait, A. MONÉRIEU.

ANGLETERRE.

Correspondance particulière de L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE.

M. Lumley va rouvrir *Her Majesty's Theatre* par les Huguenots, avec Mdlle. Firtjens comme *Valentine*. Il s'est adjoint pour la saison d'été Madame Lucioni (contralto), Mad. Ghioni et Matthieli, Louise Miller, de Verdi, suivra de près les Huguenots. M. Lumley est un dieu, Piccolomini est son prophète!!

La dernière malle d'Amérique nous a porté des nouvelles assez curieuses.

Toutes les villes des Etats-Unis, dans un élan spontané, se sont jointes au deuil du général Havelock porté par la mère patrie. Boston, New-Yorck, etc., ont fait en l'honneur de l'Angleterre de touchantes manifestations. Un imprimé a circulé partout, figurant la procession mortuaire du général: en tête, la face couverte, une femme symbolisant l'Union.

Les journaux anglais ont répondu comme ils le devaient à cette chaude cordialité; *Punch* tout le premier.

L'affaire du Cagliari n'a pas encore de résultats connus. En général, le peuple se préoccupe beaucoup de cette question, qui intéresse ses libertés.

On rapporte encore une faillite, celle de M. John Bain, de Morriston, qui laisse un passif de 450,000 livres st. (15.000,000 de réaux.)

Une certaine maison Graham et Ellis, complétement inconnue sur la place mais qui doit cependant exister dans quelque arrière-boutique, a tiré sur la banque d'Angleterre pour une somme de 100 livs. La banque a refusé, n'ayant pas la moindre connaissance de ces négociants.

Nous ne saurions trop engager le commerce à être prudent. Londres, par sa position, est le plus souvent le siége d'opérations glissantes, éxécutées par des sauteurs très adroits, qui font passer dans leur poche les gros sous du continent.

La fashion assiège en ce moment Sir James Hall. Chaque chose à son temps.

Le 7 du courant, dans la dite salle, a eu lieu le premier des concerts habituels de saison, donné par la *Vocal association*. Cette soirée s'est appelée «Mendelssohn's Night.» On n'a absolument joué que des morceaux de Mendelssohn.

M. Bénédict a la direction de la troupe qui se compose de plusieurs sujets distingués, parmi lesquels nous compterons Mme. Castellan, certainement une véritable artiste, mais qui manque peut-être de grâce à certains moments, Madlle. Arabelle Goddard, première pianiste de l'Angleterre, et le prince des violinistes, Sainton.

A propos de musique, la *Gazette de Montréal* nous remet en mémoire un épisode peu connu, et qui fait le plus grand honneur à la Reine.

Puisque ce mot s'est trouvé sous notre plume avant tout, nous devons, nous aussi, rendre justice aux vertus publiques et privées de celle que ses sujets adorent, dans le sens du mot. Elle a eu

---

flaient d'échapper, à la faveur des ténèbres. Nouvelle illusion! le bateau, chargé à couler bas, est trop massif et trop lourd pour lutter de vitesse avec les sveltes et légères embarcations de la frégate. L'un de ces canots est bientôt assez près pour les convaincre de cette triste vérité; mais, sachant le sort qui les attend s'ils succombent, ils n'en prennent pas moins l'héroïque résolution de se défendre à outrance. Sommés en anglais de s'arrêter, ils ne tiennent aucun compte de cette injonction, et ne répondent à une seconde sommation que par des imprécations et le défi le plus insultant.

Enfin, le bateau est accosté, et une lutte furieuse, désespérée, s'engage corps à corps. Les pêcheurs n'ont que des couteaux et leurs avirons, dont ils déchargent de grands coups sur la tête des assaillants. Les anglais manquent d'armes à feu, car on n'a pas voulu trahir la présence d'un croiseur sur la côte; mais leurs sabres, leurs haches et leurs piques, font d'horribles blessures.

Ces derniers, plus nombreux, mais aussi plus pressés que leurs adversaires, gênés dans leurs mouvements, et craignant de faire chavirer leur canot, ne peuvent cependant tirer de leurs armes qu'un médiocre parti, tandis que chaque coup dirigé sur leur masse compacte porte. Déjà plusieurs d'entre eux, le crâne brisé, ont fermé les yeux pour toujours; d'autres, frappés à la poitrine, rendent par la bouche des flots de sang. Du côté des pêcheurs, deux hommes ont été atteints mortellement, et les autres sont tous grièvement blessés. La victoire est donc incertaine, mais Dutaillis a frémi de rage en voyant tomber ses compagnons, et il s'apprête à les venger.

Saisissant de sa main puissante, dont la force a été triplée par l'exaspération, la barre du gouvernail, qui, faite d'un bois lourd et solide, affectait la forme d'un casse-tête, il bondit comme un tigre au milieu de l'embarcation anglaise. Là il assomme, renverse, brise, écrase tout ce qui s'offre à ses coups, et reste bientôt seul, debout, au milieu de cet étroit et mobile champ de bataille; mais à peine a-t-il cessé de frapper, que le fer d'une pique lui transperce le flanc, et il tombe lourdement sur ceux dont il vient de faire un si affreux carnage.

Ce coup fatal, qui ne lui laissa pas le temps de jouir une seconde de son triomphe, était parti du deuxième canot, qui arrivait enfin pour prendre part au combat. Ce fut donc à cette embarcation, dont l'équipage ne reçut pas une égratignure, que la victoire resta. Que pouvaient faire les deux hommes blessés qui se trouvaient encore dans le bateau?

Des treize anglais qui montaient l'embarcation, théâtre sanglant de la lutte, huit étaient morts, et les autres ne devaient pas tous guérir de leurs blessures. L'équipage de la frégate était exaspéré, au point que le commandant n'eut pas trop de toute son autorité pour empêcher le massacre des pêcheurs survivants. Désolé d'avoir essuyé de si cruelles pertes pour une capture de si peu d'importance, cet officier était lui-même dans un état d'irritacion difficile à dépeindre, mais l'humanité parla plus haut dans son cœur que la colère, et il fit donner à ses prisonniers tous les soins que réclamait leur position.

Ce fut à bord de la frégate, mouillée à Sheerness, que Dutaillis reprit connaissance et put envisager toute l'étendue de son malheur. Après deux mois de séjour dans l'hôpital de cette petite ville, on l'expédia, à moitié guéri, pour Chatam, où l'attendait le ponton dont il a été parlé, ponton où étaient déjà renfermés ceux de ses compagnons qui avaient survécu comme lui à la terrible et glorieuse lutte dont l'issue leur avait été si funeste.

On conçoit le serrement de cœur qu'il dut éprouver, lorsqu'on le jeta dans cette humide prison, où plus de six cents malheureux étaient déjà entassés. Affaibli et souffrant comme il l'était, il lui sembla qu'il entrait dans une tombe, et il pleura ainsi qu'un enfant, au souvenir de sa jeune femme, pensant à ce qu'elle devait souffrir, elle aussi.

Cet homme si vaillant, si fort, manquant de foi dans l'avenir, ne pouvait supporter l'idée de son bonheur détruit et de la lente agonie à laquelle il se voyait condamné.

Que se serait-il donc passé en lui, s'il avait connu les affreux événements de Gravelines!

V.

LE GOELAND.

Huit jours seulement s'étaient écoulés depuis que Marguerite, après avoir reçu si à propos des nouvelles de son mari, avait confié à la terre les restes mortels de sa mère, lorsque cette pauvre femme eut encore le malheur de perdre son enfant. Ce nouveau coup, si terrible, et auquel elle n'était pas préparée, parut l'anéantir.

Oh! sans doute, la douleur qu'elle ressentit fut sans égale, une de ces douleurs que ni la plume ni le pinceau ne sauraient rendre. On crut qu'elle n'y résisterait pas. On eut une peine infinie à la detacher du cadavre de ce fils bien-aimé: elle voulait être ensevelie avec lui. Puis elle sembla ne pouvoir vivre qu'agenouillée sur sa tombe. Dès l'aube, elle s'acheminait vers le cimetière, pour ne rentrer souvent que le soir, et plus d'une fois des passants attardés virent cette âme en peine errer la nuit parmi les sépultures. Le spectacle de cette immense désolation navrait même les plus indifférents.

Cela dura longtemps; puis, un jour, Marguerite disparut, comme autre ois avait disparu son mari. On ne la rencontra ni au cimetière, ni dans la rue, ni chez elle, et les personnes qui s'intéressaient à son sort, si digne de pitié, la cherchèrent sans la trouver. Cette étrange disparution donna lieu à bien des conjectures, mais l'opinion la plus accreditée fut que le désespoir avait poussé la pauvre femme à se précipiter dans l'Aa, et que le jusant avait emporté son corps vers la haute mer.

Quelque fondé qu'on fût à le croire, mon heroïne n'était point devenue la proie des flots; on l'eût donc vainement redemandée à la vague et aux échos de la grève.

Mais, vers cette même époque, parmi l'équipage d'un corsaire dunkerquois capturé à l'entrée de la Manche par une frégate, et conduit à Guernesey, les anglais découvrirent, cachée sous des habits de marin, une femme, et cette femme était Marguerite.

Comment la *Perle de Gravelines*, disparue si mystérieusement, et que tout le monde au pays croyait morte se trouvait-elle sur un corsaire capturé par les anglais? C'est-ce que feront connaître les détails suivants.

Hors du champ de repos dont la terre recouvrait les êtres qu'elle avait tendrement chéris, Marguerite ne se plaisait que sur le bord de la mer, où la rappelaient d'autres souvenirs, à la fois bien doux et bien tristes, et où elle passait des heures entières à rêver en suivant des yeux les mouvements des bateaux et les capricieuses ondulations de la vague. C'est même ce qui fit supposer qu'elle s'était noyée.

Elle avait contracté l'habitude d'aller ainsi, à travers les dunes, promener ses regards sur les flots, en foulant l'humide goëmon et les algues reluisantes de la plage, alors que, épouse heureuse, elle savait distinguer entre cent autres le bateau de son mari. Ce bateau, lorsqu'elle subissait l'influence du murmure fascinateur des flots, elle croyait parfois le revoir; il lui semblait que c'était toujours comme auparavant; mais, dès qu'elle avait reconnu son erreur, son désespoir redoublait de violence, et à un déluge de larmes succédait le plus morne abattement.

On se disait tout bas, à Gravelines, avec une espèce de terreur mêlée de cette tristesse sympathique que commande une grande et irréparable infortune, qu'elle finirait par laisser sa raison au milieu des dunes solitaires; et, en effet, si cette situation se fût prolongée.

Un jour qu'elle était plus que jamais abîmée dans sa morne douleur, un corsaire de Boulogne, qui avait commis l'énorme faute de prendre un vaisseau de ligne pour un vaisseau de la Compagnie, vint, tout meurtri et ensanglanté, s'abriter précipitamment dans le port de Gravelines, où il se rétablit de ses blessures et remplaça, mais non sans peine, les hommes qu'il avait perdus. Pendant plus d'une semaine, on ne s'entretint que de cet événement.

Cette circonstance, quelque peu importante qu'elle puisse paraître donna aux idées de Marguerite une toute autre direction. Sa tête s'exalta insensiblement, et une métamorphose complète s'opéra en elle. De faible et craintive qu'elle était, elle devint, comme par enchantement, une femme forte et courageuse, se reprochant d'avoir trop perdu de vue le lien qui devait la rattacher à la vie.

Lui convenait-il bien de se laisser ainsi abattre et consumer par le chagrin? ne pouvait-elle employer son temps plus utilement qu'à gémir et à pleurer? devait-elle, enfin, se plaindre et se désoler, alors que son mari captif était sans doute plus malheureux qu'elle? Telles furent les réflexions qu'elle fit. Peu s'en fallut qu'elle ne s'accusât d'égoïsme, pour s'être ensevelie vivante dans sa douleur.

Une fois, pendant son sommeil, son fils, cet ange envolé vers les célestes demeures, lui apparut, la prit par la main et la transporta sur un ponton, où il lui montra du doigt un homme hâve et décharné, son mari, qui, du fond d'un noir cachot, tendait les bras vers elle. Comme elle faisait un effort pour s'élancer vers le prisonnier, elle se réveilla. Ce songe, qui s'accordait si bien avec sa pensée dominante, frappa vivement son esprit; elle vit en lui une sorte de révélation ou d'avertissement, et elle prit à l'instant l'irrévocable résolution de venger son mari et d'affronter tous les périls pour essayer de briser ses fers.

Il n'est rien que l'amour, soutenu par le religion du devoir, ne puisse faire entreprendre, et nul ne dira jamais tout ce que le cœur de la femme peut renfermer de dévouement et d'abnégation.

La suite au prochain numéro.

bien des preuves d'affection de son peuple. Et il y a quelques jours encore ce devait être avec une profonde joie du cœur qu'elle voyait la presse entière, l'opposition comprise, toutes les feuilles sans exception, s'unir dans une prière commune dans un vœu ardent de bonheur pour l'avenir de sa fille bien aimée, aujourd'hui princesse de Prusse!

Mais revenons à notre histoire.

Un soir, Jenny Lind gazouillait devant S. M. Victoria, accompagnée par le pianiste ordinaire du château de Windsor. Ce dernier, reconnaissant dans l'artiste une rivale, se permit de jouer de travers.

Quand Jenny Lind eut fini, S. M. se leva, et se dirigeant avec dignité vers le pianiste:

—«Je suis assez forte pour accompagner made»moiselle, qui voudra bien recommencer pour »moi.»

Et le maître de musique, stupéfait, assista aux roulades de Jenny Lind, que sa majesté souveraine des Trois-Royaumes accompagnait au piano.

G. DE LAGNY.

L'intérêt s'accroît à mesure que s'approche le moment de l'ouverture du procès de Simon Bernard accusé de complicité dans l'horrible tentative récemment commise pour assassiner l'Empereur des Français, et les schériffs de Londres, MM. Millard et Parker, prennent des mesures pour que ceux qui par état auront occasion d'assister au procès puissent être commodément placés dans Old-Court, et ils ont adopté avec empressement tout ce qui, pour la convenance du public, leur a été suggéré par les excellentes dispositions prises lors du procès du Palmer. Cette affaire-ci paraît exciter encore plus d'intérêt que celle de Palmer, probablement à cause d'une idée erronée qui s'est généralement répandue, à savoir qu'on appellera de Rudio comme témoin. Il a été dit, effectivement, que de Rudio est présent à Newgate pour être appelé au procès. D'après les renseignemens que nous avons recueillis, nous pouvons affirmer en toute confiance qu'il n'est pas en Angleterre, qu'il ne figurera point dans l'affaire et, bien plus, qu'il n'a jamais été question de le faire venir pour cela.

(*Sun*),

BRÉSIL.

Le *Courrier mercantil* annonce qu'on a reçu le 7 avril, par voie officielle du Mexique, la nouvelle que la première expédition de la colonie italienne de Villa-Luisa était arrivée à la Vera-Cruz, où elle a été parfaitement reçue par les autorités et la population. Les terrains donnés aux colons sont situés sur les rives fertiles du Tecolutta, à deux lieues du village de Pépuontla, qui renferme 5,000 habitans. Des bestiaux vont être distribués aux colons.

TRIPOLI.

On a reçu, au ministère des affaires étrangères, la nouvelle de la mort de Gouma, le chef de la révolte organisée contre le bey de Tripoli. Il aurait été tué sur le territoire de la régence.

On avait annoncé qu'il devait se retirer sur le territoire algerien, où une concession de terrain lui aurait été faite; mais des circonstances qui n'ont pas été bien expliquées ont fait manquer ce projet.

FAITS DIVERS.

Les cérémonies du mariage du roi de Portugal avec la princesse Stéphanie de Hohenzollern, doivent avoir lieu le 28 avril. Déjà, la merveilleuse corbeille, dont le joyau le plus envié est une couronne de reine, a été envoyée à la royale fiancée. Comme toujours, c'est de Paris que tout est parti, de Paris, la capitale du bon goût et de la mode.

Les ordres étaient formels, la corbeille a été envoyée sans qu'il lui eût été donné de recevoir la sanction de l'admiration parisienne. Elle a été expédiée pour l'Allemagne dans tout l'éclat de ses splendeurs inédites. Il y avait de quoi s'avouer vaincu, mais la *Chronique* est tenace dans sa curiosité. Lorsqu'elle ne peut risquer un seul des cent yeux qui lui furent légués par l'antique Argus, il lui reste ses cent oreilles; ne pouvant voir, elle écoute. C'est ce qu'elle a fait. Voici ce qu'elle a entendu raconter.

Le total des factures pour la corbeille seule, sans compter l'écrin, s'élève à 630,000 francs, dans lesquels la fourniture de lingerie, entre seule pour 200,000.

Vous en dirai-je le détail? Ce sont d'admirables rideaux de lits en dentelle, brodés au chiffre uni des augustes époux; puis des garnitures de volans, dont une seule vaut 55,000 fr., elle est en dentelle de Bruxelles. Une autre en vieille guipure de Venise atteint le chiffre encore fort respectable de 25,000 fr.; une troisième en point d'Alençon, dentelle française, décidément redevenue de mode, est de 11,000 fr.; et une quatrième, en dentelle noire de Chantilly, coûte 3,000 fr. Ce dernier prix est très ordinaire pour les choses de cette *mirifique* corbeille. Il s'y trouve une demi-douzaine de mouchoirs, dont chacun ne vaut pas moins. Ceux qui coûtent trois cents francs y son part centaines.

Faut-il vous parler des châles? Il en est un, châle d'Orient, rouge brodé d'or, du prix fabuleux de 22,000 fr.; puis trois autres venus de Cachemyr, qui varient de couleurs mais non de prix: l'un est blanc, l'autre noir, le troisième bleu; et chacun vaut 10,000 fr. Trois autres fabriqués en France, l'un jaune, le second mélangé et l'autre vert, sont de 3,000 fr.

Les fourrures qui semblent, si je ne me trompe, une superfluité dans le trousseau d'une reine de Portugal, sont d'une richesse à l'avenant, Si elles ne sont pas pour la princesse d'une grande utilité sous le riant climat où elle va vivre, elles lui seront, au moins, un magnifique souvenir de celui qu'elle quitte. Le manchon vaut à lui seul 3,500 fr., et la fourrure de martre zibeline, la plus belle des trois, est de 17,000 fr. (*Patrie.*)

—On remarque dans le palais de Schœnbrunn, résidence habituelle de l'Empereur d'Autriche, une machine qu'on nomme la *chaise volante*, c'est une sorte de cabinet mobile qui transportait Marie-Thérèse aux différens étages du château, sans qu'elle eût besoin de monter ou de descendre par l'escalier.

On sait que Schœnbrunn signifie *belle fontaine*. Il y a effectivement dans le parc de ce château une naïade couchée qui tient à la main une corne d'où l'eau jaillit et tombe dans un bassin de marbre. C'est une allégorie relative au nom donné à ce palais.

—M. le maréchal duc de Terceira, Mme. la duchesse de Terceira, Mlle. de Sousa, le marquis de Ficalho, le marquis de Sousa-Holstein, et M. de Castro, secrétaire, sont arrivés samedi soir à Paris.

Le duc de Terceira, le marquis de Sousa et M. de Castro sont immédiatement partis pour Londres. Ils seront de retour sous peu de jours à Paris et partiront pour Berlin, où le mariage par procuration du roi de Portugal avec la princesse Stéphanie aura lieu, comme on sait, le 29 de ce mois.

Les pélerins algériens qui se rendent à la Mecque commencent à arriver à Marseille. On croit que le vapeur qui partira le 18 pour Alexandrie en conduira plus de cent.

—On lit dans l'*Union industrielle de Charleroi*, le 9 avril:

«Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'un accident, heureusement de peu de gravité, est arrivé à la fosse Saint-Henri, des charbonnages de la Docherie.

»*P.-S.* Nous apprenons à l'instant que quatre personnes ont été tuées.»

NOUVELLES DE MER. — On écrit de Table-Bay (cap de Bonne-Espérance), le 20 février, au *Journal du Havre*:

Le navire français *Auguste*, capitaine Gérard, qui s'est perdu dans Saint-Francis-Bay, en se rendant de la Réunion à Marseille, était un trois-mâts-barque neuf du port de 600 tonneaux, monté de 19 hommes d'équipage, et qui avait quitté les chantiers depuis sept mois à peine. Il était parti de Saint-Denis le 4 janvier dernier, avec un chargement de 11,000 balles sucre et diverses autres marchandises. Jusqu'au cap Récif, il n'avait éprouvé que de petites brises et des calmes; mais, arrivé dans ses parages, eut à lutter contre des violents vents d'ouest-nord-ouest il variables au ouest-sud-ouest, avec une mer très-grosse qui fatigua beaucoup le navire. Toutefois, après avoir essuyé cette bourrasque, il put reprendre sa route, sans avaries.

Rien de particulier jusqu'au 22 janvier au matin, mais ce jour, vers trois heures, le capitaine, qui se faisait à 30 ou 40 milles de terre, sentit, avec stupeur, le navire talonner violemment: il venait de toucher sur la pointe la plus ouest-sud-ouest des bancs de roches qui se trouvent à l'ouvert de Saint-Francis-Bay. Bientôt, malgré tous les efforts du capitaine et de l'équipage, l'*Auguste* commença à dériver vers la côte, en continuant à donner de violentes secousses. Tout le monde resta à bord jusqu'à cinq heures, moment où le capitaine voyant le péril imminent donna l'ordre d'amener la chaloupe: on s'empressa d'obéir, et déjà deux hommes étaient dans le canot, lorsqu'un violent coup de mer, déferlant sur le navire, vint casser la bosse de l'embarcation, qui, toutefois, put heureusement terrir avec ses deux hommes, à environ deux milles dans l'ouest. Pendant ce temps, le navire continuait à donner d'affreux coups de talon, qui ébranlaient sa carène, et au bout de quelque temps, il s'ouvrit enfin sous les pieds des dix-sept hommes restés à bord. Ces malheureux se trouvèrent ainsi précipités au milieu des débris de l'épave; cependant après des efforts surhumains, neuf, y compris le capitaine, parvinrent à atteindre la terre, où ils arrivèrent épuisés de froid et de fatigue. Quant à leurs huit compagnons, engloutis ou écrasés au moment, où l'*Auguste* s'était rompu, ils n'ont point reparu. La plage sur laquelle les naufragés avaient cherché un refuge était déserte; ils y restèrent un jour et une nuit sans secours, car ils n'avaient pu rien sauver que les effets qu'ils portaient sur eux. Enfin, ils furent aperçus par quelques natifs, qui allèrent informer du sinistre le capitaine Boys. Celui-ci accourut immédiatement au secours des naufragés, et les fit transporter chez lui, où les secours les plus empressés leur furent prodigués.

Quant au navire, il a été démoli entièrement par la mer, et est complétement perdu, ainsi que sa cargaison L'on ne pourra en sauver, sauf partie des mâts et de la voiture, que quelques objets, qui sont venus à la côte. Voici les noms des malheureux qui ont péri dans ce sinistre: Rebuffet, second; Albert Legroux, lieutenant; Jacques Fabert, contre-maître; Gavarry, cuisinier; Semmequier, matelot; B. Caush et B. Durante, pilotins, et Reboul, mousse. Le cadavre du mousse, seul, est venu à la côte

Le capitaine, voyant que le sauvetage serait à peu près nul, a prié le capitaine Boys de le faire conduire à Port-Elizabeth, ce que ce dernier s'est empressé de faire, après lui avoir donné des provisions pour sa route.

Il paraît que la veille de la perte de son navire, le capitaine Gérard n'avait pu faire aucune observation, par suite du mauvais temps. D'après ses calculs approximatifs, il se croyait, comme nous l'avons déjà dit, à une distance de 30 ou 40 milles de la terre la plus proche.

—La compagnie péninsulaire et orientale de la navigation à vapeur a reçu une dépêche télégraphique annonçant que lorsque le *Candia* a passé Ceylan, on avait recueilli presque tout le numéraire et les malles de l'*Ara* naufragé,

(*Morning Herald.*)

—Voici, d'après le journal la *Presse d'Orient*, quelques détails sur la perte déjà rapportée d'un paquebot français: Le paquebot des Messageries impériales l'*Egyptus*, partant de Trébizonde dimanche dernier pour revenir à Constantinople a échoué devant Kerasunde, où il devait faire escale, sur un banc d'anciennes constructions sous-marines dont l'existence était ignorée par le pilote. Les efforts tentés pendant plusieurs heures pour remettre ce navire à flot étant demeurés infructueux, il fut aussitôt procédé au débarquement des passagers, groups et marchandises. Passagers et groups sont entièrement sauvés, ainsi que la plupart des marchandises, debarquées à terre en lieu sûr à Kerasunde.

Le mer, devenue plus houleuse pendant la nuit, fatiguait le navire de plus en plus, et le faisait talonner sur les roches. Les secousses augmentant, il finit par être défoncé, et les marchandises que l'on n'avait encore pu extraire du fond de cale y furent envahies par l'eau.

La nouvelle de ce sinistre ayant été expediée à Trébizonde, le gouverneur de cette ville s'empressa d'expédier l'*Astrologue*, de la compagnie ottomane, avec invitation de porter secours à l'*Egyptus*. A l'arrivée de l'*Astrologue* devant Kerasunde; il n'y avait plus espoir de remettre l'*Egyptus* à flot ni de le sauver; la mer le détruisait de plus en plus, et en rendait l'accès presque impossible.

Les passagers de l'*Egyptus* sont arrivés à Constantinople sur l'*Astrologue*, ainsi, dit-on, que la plupart des groups.

—On écrit de Gibraltar, le 27 mars, au *Moniteur de la Flotte*: Le brick de guerre portugais le *Pedro Nunes*, commandé par le duc d'Oporto, vient de mouiller sur la rade. Ce prince doit; après être resté quatre ou cinq jours, se rendre à Cadix et retourner ensuite à Lisbonne:

—On écrit de Boulogne, le 7 avril, au même journal:

La goëlète française *la Moscowa*, capitaine Dany, de Dunkerque, partie le 26 mars dernier, à six heures du matin, de Liverpool, avec un chargement de sel à destination de Dunkerque, a fait côte la nuit dernière, vers quatre heures du matin, à 500 mètres du port d'Ambleteuse, à trois lieues de Boulogne. L'équipage, composé de sept hommes, y compris le capitaine, a dû se perdre en voulant se sauver dans la chaloupe, qu'on a trouvée chavirée dans le port d'Ambleteuse.

Ce bâtiment est d'environ 120 tonneaux; on croit qu'il a dans ses fonds de fortes avaries que l'on n'a pas encore pu vérifier; il est plein d'eau, et si, comme on le pense, il a été construit en 1839, il sera difficile de le remplacer; mais si l'équipage était resté à bord, il n'aurait couru aucun danger, et l'on ne saurait attribuer la funeste décision qu'il a prise qu'à une idée exagérée de la position où il se trouvait.

Le brouillard et la rupture du mât de hune de ce navire paraissent être la cause de son échouement.

G. DE LAGNY,

COMMERCE.

Nous constatons avec une vive satisfaction dit le *Courrier de Paris* la reprise des affaires, dont nous avions déjà signalé les symptômes précurseurs dans nos précédentes revues; l'article Paris, même, délaissé pendant trop longtemps, a reçu la semaine dernière un assez grand nombre de commandes venues de l'étranger. En Angleterre, une bonne reprise ne peut avoir lieu dans les circonstances présentes; malgré cela, des avis favorables de Liverpool nous sont parvenus et ont naturellement eu leur contre-coup sur l'important marché du Havre.

Les céréales sont à la baisse par continuation; la marque hors ligne en farines de consommation vaut 46 fr.; les premières marques du rayon de 44 à 45 fr.; les farines de toute provenance, de 41 à 44 fr. le sac de 159 kil.; il s'est même traité de ces dernières à 40 fr. En blés, les offres ont été assez nombreuses au dernier marché; les blés de choix se sont payés de 26 à 26 50, les blés ordinaires de de 23 à 23 50, les bons blés de 24 50 à 25 fr.; le tout réglé à 120 kil. Le seigle est sans affaires, de 15 à 15 25 les 114 kil. réglés. Les avoines se tiennent toujours fermement: les belles qualités de Beauce ne se livrent pas à moins, de 31 50 à 32, les avoines noires de tous pays de 31 25 à 31 50 les 150 kil réglés. Les orges, très rares, se maintiennent en bonne qualité de 16 à 16 50 les 100 kil.

Les marches de province suivent l'influence de notre marché et nous sont arrivés en baisse, peu sensible il est vrai. A Londres, il y a eu peu de variation dans les prix; les farines françaises, suivant qualité, valent de 34 à 37 fr. les 100 kil., ou de 53 fr. 50 à 58 fr. le sac de 159 kilos, toile perdue. En Belgique, en Allemagne et en Hollande, les céréales sont aussi généralement en baisse.

Le cours de la fonte de forge peut être fixé à 152 fr. 50 en gare de Saint-Dizier, sans affaires. Le prix de la fonte, pour deuxième fusion, est nominal à fr. 170 le n° 1, et fr. 160 le n° 2. Il n'y a pas de changement pour les cours des fers à Saint-Dizier; on paie de 330 à 340 fr. les fers laminés vendus au commerce Paris, valent 320 fr.

Voici le cours des métaux à Paris:

Cuivre de Russie, les 100 kil., 310 à 330; dito du Chili, 285 à 290; dito du Lac Supérieur, 305 à 310; dito minerai Corocoro, 285 fr.; dito laminé rouge. 340 fr.; dito jaune, 300 fr.

Les cours de Londres sont: Tough Cake et Tile 2,925 fr. la tonne, Best Selected 2,975, soit une baisse de 225 fr. par tonne.

Etain Bauca, 305 fr.; dito Anglais 315 à 317 50.

Les fondeurs de Londres ont abaissé le prix de cet article: blocs 3,025 fs. la tonne et proportion pour les barres, etc.

Plomb de France, les 100 kil., 64 à 65; dito d'Espagne, 65 fr.; dito laminé, 75 fr.

Zinc brut de Silésie, 68 fr.; dito laminé, 80 fr,

Le marché régulateur de la Hollande montre plus d'activité qu'il y a huit jours.

Soies.—On lit dans la *Gazette de Lyon*: «Le léger mouvement que nous signalions dans notre dernière revue se maintient sans nouvelles oscillations en hausse ou en baisse. Comme on devait s'y attendre, le contre-coup s'est fait sentir aussitôt sur les diverses places soyeuses dont notre marché sert de régulateur. A Turin, à Milan, a Marseille, etc., on a exagéré, escompté cette minime faveur. Les détenteurs n'ont pas manqué d'élever aussitôt leurs prétentions et de retirer leurs soies de la vente. Cela ne nous étonne point: le contraire nous aurait surpris; depuis quinze mois, n'est-ce pas toujours la même manœuvre? Nos lecteurs savent ce que nous en pensons.

»Nos négocians semblent avoir compris la nature du mouvement qui s'est produit. Malgré les appréhensions qu'on peut avoir sur la réussite de la récolte, ils ne se sont pas montrés plus exigeans. Des transactions assez importantes se sont faites à des conditions qui n'ont rien de trop onéreux pour le fabricant, surtout en soies de Chine.

»Quelques unes de nos maisons, encore peu nombreuses il est vrai, travaillent sans relache et ont peine à suffire à la vente sur banque et à celle du dehors. Les demandes portent presque exclusivement sur les taffetas et les autres articles à bon marché abordables à la masse des consommateurs. On expédie beaucoup à Paris.

»L'Amérique aurait, nous a-t-on dit, donné quelques ordres cette semaine.

»Quant aux articles d'exportation que nous avons mentionnés souvent à destination de l'Italie, de l'Allemagne, etc., ils continuent de s'écouler activement.»

Cotons filés et calicots.—Au Hâvre, les cotons ont continué de fléchir sous l'influence des avis d'Angleterre, qui annonçaient une baisse de 1/3 à Liverpool. Les arrivages se sont élevés à 34,296 balles, et la vente s'est bornée à 7,026 balles, qui se sont vendues en baisse de 1 fr. pour les très bas en toutes sortes; de 1 à 2 fr. pour le bas et le très ordinaire; de 1 à 3 fr. pour l'ordinaire, et 1 fr. pour les désignations au dessus. Le très ordinaire New-Orléans ressort ainsi à 102 fr. et le bas dito à 96.

	T. bas.	Bas.	T. ord.	Ord.	B. Ord.	P. C.	C.
New-Orl..	89	98	103	109	113	116	»
Mobile.....	89	97	101	106	110	»	»
Géorgie...	88	94	97	103	»	»	»

Stock, sur place, 152,300 balles (dont 137,000 des Etats-Unis), contre 127,700 balles (dont 126,200 des Etats-Unis) l'an dernier à pareille époque, et 127,450 balles en 1856.

Les ventes totales de la semaine en cotons, sur place, à Liverpool, se sont élevées à 76,000 balles, dont 54,000 pour la consommation. Arrivages dito, 27,000 balles.—Prix en hausse de 3/16 den. sur la précédente cote hebdomadaire: *middling* New-Orléans, 6 15/16 den.

A New-York, le marché aux cotons était faible et irrégulier.— A New-Orléans, les cours avaient fléchi de 1/8 à 1/4 cent., sur les avis d'Europe du 13 mars, par steamer *Niagara*. Déficit des recettes dans tous les ports de l'Union, depuis le 1er septembre, comparativement au chiffre correspondant de l'an dernier et d'après le tableau dressé à New-Orléans, le 26 mars: 222,000 balles.

Pour extrait, A. MONÉRIEU.

THÉATRES.

CIRCO —Funcion estraordinaria para hoy viernes 16 de abril, á beneficio de D. Eprique Arjona, á las ocho y media de la noche.—Sinfonia del caballo de bronce.—*Las Biografias*, comedia nueva en tres actos.—*El Jaque*, por el violinista español D. Francisco Salvador Daniel.——Un nuevo divertimiento de baile.—*Melodia pastoril*, tocada en el violin por el Sr. Daniel.—*A tientas*, comedia nueva en un acto y en prosa.

NOVEDADES.—A las ocho y media de la noche.—*Baltasar*, drama bíblico, en cuatro actos y en verso, original de doña Gertrudis Gomez de Avellaneda.

PRINCIPE.—A las ocho y media de la noche.—Sinfonía.—*Me voy de Madrid*, comedia en tres actos.—*Un año en quince minutos*, comedia en un acto.

ZARZUELA.—A las ocho y media de la noche.—Sinfonia.—*Armas de buena ley.*—*Por conquista.*

Editor responsable, D. FRANCISCO QUELLE Y GUTIERREZ.

IMPRENTA DE LA INDEPENDANCE ESPAGNOLE,
Lope de Vega, 26,
á cargo de D. Julian Peña.

1858.

BULLETIN FINANCIER.

BOURSE DE MADRID

du 15 avril.

	Publié.	Non pub
3 °/₀ consolidé comptant	39-20	—
4 °/₀ à terme	10	—
Id. différé à terme	27-20	—
Id. à comptant	—	—
Amortisable 1re classe	—	16.10
Id. 2e classe	—	8.50
Nouvel emprunt de 230.000,000	—	—
Emprunt Domenech	—	—
Matériel préféré avec intérêts	—	—
Id. non préféré avec intérêts	—	—
Id. id. sans intérêts	—	—
Dette du personnel	—	9.95
ACTIONS DE ROUTES OU TITRES 6°/₀.		
CABRILLAS —Emission du 1er Avril 1853 de 1,000 rx	—	—
COROGNE.—Emission du 1er juin 1853 de 1,000 rx.	—	—
ROUTES ROYALES.		
6 °/₀ annuel. Emission du 1er avril 1850 de 4,000 rx.	—	86 p
Id. de 2,000 rx	—	86.25
Id. de 1er juin 1851 de 2,000 réaux	—	92.24
Id. 31 août 1852 de 2,000 réaux	—	89 25
Des Provinces de Madrid, 8 °/₀ annuel	—	—
ACTIONS DIVERSES.		
Banque d'Espagne	—	134 p
Compagnie crédit mobilier espagnol	—	—
Compagnie générale de crédit en Espagne	—	—
Société comerciale et industrielle	—	—
Chemin de fer de Madrid à Alicante	—	—
Canal de Isabelle II	106	—
Id. de l'Ebre	—	—
CHANGES SUR L'ETRANGER.		
Londres, à 90 jours	49	59 p
Id. à vue	—	—
Paris, 60 jours	—	—
Id. à 8 jours de vue	5	18 p

CHANGES SUR L'ESPAGNE.

	Perte.	Bénéf.
Albacete	1/4 p	—
Alicante	—	3/8
Almeria	par	34
Barcelone	—	1
Bilbao	—	3/4
Burgos	—	1/2 p
Caceres	1/4	—
Cadix	—	3/4
Cordoba	par	—
Grenade	3/8	—
Guadalajara	1/2	—
Huelva	—	1/4
Jaen	3/8 p	—
Leon	—	—
Lerida	—	—
Lugo	1/4	—
Malaga	—	1/4
Mallorce	—	—
Murcie	par	—
Oviedo	—	5/8
Pontevedra	3/8	—
Salamanca	1/2	—
Saragosse	—	1/4
Saint Sebastien	—	1
Santander	—	1/2
Ségovie	par	—
Séville	—	1/2
Soria	3/8	—
Tolede	3/4	—
Valence	—	1/2 p
Valladolid	1/2	—
Vitoria	—	1/2
Zamora	1/8 p	—

BOURSE DE BARCELONE

du 10 avril.

3 °/₀ consolidé	38,80 à 38,85
Id. différé	27,10 à 27,15
Amortisable 1re classe	—
Id. 2e id.	—
Billets de billon	91,50 à 91,60
Banque de Barcelone.—Actions 4,000 rx.: versé 25 °/₀	81 à 81,25
Caisse Barcelonaise d'escomptes —Actions 4,000 rx.; versé 10	—
Compagnie Barcelonaise d'assurances maritimes.—Actions 20,000 rx.; payé 11 °/₀	91 à 91,50
Compagnie catalane générale d'assurances.—Actions 5,000 versé 6 °/₀	60 à 60,25
Navigation et industrie.—Actions 5,000 rx.; tout payé	—
Chemin de fer de Barcelone à Mataró.—Actions 2,000 réaux, tout payé	120,25
Id. du Nord, section de Granollers. —Actions 2,000 rx. tout payé.	100
Id. du Centre, section de Mortorell —Actions 2,000 rx. versé 70 °/₀	—
Id. de Barcelonne à Saragosse.—Actions 2,000 rx. versé 50 °/₀	—
Id. del Grao de Valencia à Játiva—Actions 2,000 rx.; tout payé.	100,65
Espagne industriel—Actions 2,000 rx.; tout payé.	96,50 à 96,75

CHANGES.

Sur Londres à 60 jours	50 p
Paris à 8 id.	5,18 p
Marseille à 8 id.	5,18 p

BOURSE DE LISBONNE

du 00 avril.

Inscription de la dette 3 °/₀	— —
Certificats de la dette différée	— —
Titres de l'ancienne dette	— —
— bleus	— —
— des trois opérations	— —
Papier monnaie	— —
Banque de Portugal	— —
Banque Commerciale d'Oporto	— —
Banque Mercantile (Prime)	— —
Chemin de fer de l'Est	— —

BOURSE DE PARIS

du 12 avril.

3 °/₀ au comptant	69 40
Id. fin courant	69 55
4 1/2 au comptant	93 50
Id. fin courant	— —
Banque de France	3100 —
Crédit Foncier	590 —
Crédit mobilier français	735 —
Crédit mobilier espagnol	— —
Compagnie générale de crédit en Espagne	— —
Naples: 5 °/₀	113 —
Belgique: 5 °/₀	99 — 3/4
— 4 1/2 °/₀	100 —
— 3 °/₀	73 —
— 2 1/2 °/₀	55 — 3/8
Hollande: 2 1/2 °/₀	66 — 1/4
Autriche: lots de 1834	400 —
— 5 °/₀	91 — 1/2
— 3 °/₀ Nouvel emprunt	77 — 1/2
Espagne: 3 °/₀ extérieur	43 — 3/4
— Dette intérieure	37 — 5/8
— Différée	26 — 1/4
— Dette passive	7 — 1/8

CHANGES.

Londres: à vue	25 10
Id. à 90 jours	24 90
Madrid: á vue	5 15
Id. à 90 jours	5 10
Barcelonne: à vue	— —
Id. à 90 jours	— —
Cadix: à vue	5 20
Id. à 90 jours	5 15
Bilbao: à vue	— —
Id à 90 jours	5 10

BOURSE DE LONDRES

du 10 avril.

Consolidés	96 3/8
Espagne: 3 pour 100 extérieur	— —
— — intérieur	—
— — differée	26 3/6
— — passive	6 —
— — coupons ou bon du comité	6 7/8

BOURSE DE BRUXELLES

du 10 avril.

Emp. 4 1/2 p°/₀ 1844	98 3/8
— 4 1/2 conv. 53	98 3/8
— 3 1/2 1857	98 3/8
— 4 p. c. 1836	94 —
— 3 p. c. 1838	— —
— 2 1/2 p°/₀ 1844	55 3/8
Actions de la ville 1843	101 —
Ville de Liège	— —
Espagne: Dette différé	— —
— intér.	— —
ACTIONS.	
Banque nationale	1920 —
— Belgique	110 1/2
Chemin de fer: Anvers à Rotterdam	154 —

BOURSE D'ANVERS

du 10 avril.

Emprunt: 4 1/2 p°/₀	98 1/2
— 4 1/2 p°/₀ 1853	98 1/2
— 3 1/2 p°/₀ 1852	— —
— 2 1/2 1844	55 5/8
Dette actions de la ville	101 —
Espagne: Dete différé	25 11/16
— 3 p. c. intér	37 11/16
Chemin de fer: Anvers à Rotterdam	153 —
Société commerciale et industrielle	— —

BOURSE DE FRANCFORT

du 00 avril.

Dette active: (2 1/2)	63 11/16
— (3)	— —
— (4)	— —
Société de commerce générale	— —
Chemin de fer de Rhin	— —
Espagne: 3 °/₀ extér	— —
— intér	— —
— différé	— —
— passive	— —
— coupons	— —
Portugal (3)	— —
Aut metalliques (5)	— —
» — nat	— —
» 1851-52 (2 1/2)	— —
» 1854 (5)	— —
Société générale de crédit en Espagne	— —
Société commerciale et industrielle	— —

BOURSE D'AMSTERDAM

du 10 avril.

Dette activé 2 1/2	63 13/16
— 3 p. c.	75 5/8
— 4 p. c.	96 5/8
Eapagne: N. 1 p. c.	26 —
— 5 p. c.	43 1/4
Dette intérieure	37 3/8

BOURSE DE VIENNE

du 9 avril.

Metalliques: 5 °/₀ P.	81 1/4
Banque autrichienne	— —
Crédit mobilier autrichien	243 —
Espagne: 3 °/₀	— —
Chemins de fer autrichiens	— —

BOURSE DE BERLIN

du 9 avril.

Emprunt: 4 °/₀ nouveau	107 1/2
— 4 1/2 °/₀ (1854)	84 1/4
Banque	— —
Crédit mobilier autrichien	140 1/4 A
Chemin de fer rhénan	— —
Idem autrichiens	— —

OBSERVATIONS.

MARCHÉ DE MADRID.

Entré d'hier.

1,923 fanègues de froment.
1,758 arrobes de farine de id.
5,500 livres de pain.
7,164 arrobes de charbon.
99 vaches, du poids de 42,932 livres.

Prix.

Viande de vache, de 57 à 60 rx. l'arrobe, et de 18 à 20 cuartos la livre.
Id. de mouton, de 19 à 22 cuartos la livre.
Id. de veau, de 75 à 95 rx. l'arrobe, de 34 à 42 cuartos la livre.
Jambon, 118 à 130 rx. l'arrobe, 46 à 51 cuartos la livre.
Huile, 60 à 62 rx. l'arrobe, 20 cuartos la livre.
Vin, de 34 à 42 rx. l'arrobe.
Pain de deux livres, de 10 à 13 cuartos.
Garbanzos, de 30 à 42 rx. l'arrobe, 10 à 16 cuartos la livre.
Riz, de 30 à 34 rx. l'arrobe.
Lentilles, de 15 à 20 rx. id.
Charbon, de 7 à 8 rx. l'arrobe.
Savon, de 50 à 56 rx. l'arrobe.
Pommes de terre, de 4 à 5 rx. l'arrobe.

Marché de Cadix.—Prix courants.

Huile 37 à 38 réaux l'arrobe; eau-de-vie catalane, de 35 degrés, 148 à 150 rx. la bota; riz de Valence, 20 à 23 rx. l'arrobe; safran, 115 à 125 rx. la livre; mercure, 68 piastres le quintal; orge, 22 à 23 réaux la fanègue; cère blanche; 9 rx. la livre; pois carrés (garbanzos), 78 à 110 la fanègue; fer de Viscaye, à 71 1/2 rx. le quintal; fèves, 47 à 48 rx. la fanègue; savon, 6 à 6 1/2 réaux le quintal; raisins secs, 45 à 50 rx. la caisse; blé, 42 à 50 rx. la fanègue; vin catalan, 37 à 40 piastres la pipe; sucre blanc selon la provence, 16, 46, 35, 23, 36 rx. l'arrobe.

VERITABLE LE ROY.

PARIS.—Rue de Seine, 51.—PARIS.

Le PURGATIF LE ROY, le seul reconnu le plus efficace pour la guérison de toutes les maladies causées par l'altération des humeurs, est toujours accompagné d'une Instruction de 12 pages à l'aide de laquelle les malades peuvent toujours recouvrer la santé, aussi ne saurions-nous trop recommander de bien l'étudier avant de commencer le traitement.

Mais comme il existe un grand nombre de falsifications très dangereuses, on ne doit exiger que du VÉRITABLE et l'on ne saurait prendre trop d'attention à l'avis qui suit:

—Ne devront être considérées comme VÉRITABLES que les FIOLES d'un quart de litre, sortant de la PHARMACIE COTTIN, accompagnées d'une NOTICE indiquant le traitement et représentant: 1. Les mots **Pharmacie Cottin**, en relief sur le verre et le cachet.—2. Une étiquette imprimée sur fond guilloché de jaune, laissant ressortir en blanc le mot: PURGATIF LE ROY, avec ma *signature* à la main et la *griffe Le Roy*.—3. N. B. Toutes les bouteilles portent, entre le bouchon et le papier bleu supportant mon cachet, une étiquette imprimée en jaune avec les griffes LE ROY, COTTIN et SIGNORET, et sur celle de *Cottin* le TIMBRE IMPERIAL du gouvernement français.

AVIS. LES VÉRITABLES **PILULES** ET **BOLS** du chirurgien LE ROY, qui ne se trouvent aussi que dans la PHARMACIE COTTIN, devront présenter des étiquettes offrant les même caractères distinctifs.—N. B. Les personnes qui ne se trouveront pas assez renseignées par les notices qui accompagnent les flacons, pourront se procurer chez nos *dépositaires* la MÉTHODE CURATIVE du chirurgien LE ROY, 1 volume in-8° du prix de 2 francs; ouvrage parvenu à la 18e édition.

DEPOTS: dans les meilleures Pharmacies de France et d'Espagne.

N. B.—Pour l'envoi d'une valeur acceptable sur Paris, à 60 jours de vue au plus et de 500 fr., on jouit de la remise et de l'escompte le plus fort. La Maison n'a aucune succursale; on doit s'adresser directement rue de Seine, 51, à M. SIGNORET Docteur médecin, seul continuateur de la *Méthode Le Roy*.

SIGNORET.

PRISES DE PAULLINIA CLERET

SPÉCIFIQUE INFAILLIBLE

CONTRE

les Migraines, Maux de tête, Névralgies, Spasmes, Affections nerveuses,

PRÉPARÉ PAR

H. CLÉRET, PHARMACIEN

Membre de l'Académie nationale.

Pharmacie des Panoramas, 151, rue Montmatre.

La migraine la plus violente disparaît ordinairemen au bout de cinq à dix minutes, et ne revient le plus souvent qu'après un très-long-temps. (TROUSSEAU.)

Le PAULLINIA est un produit américain provenant de l'arbuste du même nom, indigène du nord du Brésil, près la rivière des Amazones. Le nom botanique de cette plante est *Paullinia sorbilis* de la famille des sapindacées, son fruit sert de base à notre médicament, il mûrit en octobre et novembre et est récolté par les Guaranis (race d'Indiens habitant un pays à moitié sauvage compris entre le Parana, l'Uruguay et l'Ibicuy), qui le préparent et le livrent au commerce brésilien.

Le PAULLINIA offre extérieurment une couleur foncée analogue à celle du chocolat, sa saveur est amère et un peu astringente.

L'analyse chimique nous a fourni les substances suivantes:

1° De la gomme; 2° de l'amidon; 3° une matière résineuse d'un brun rougeâtre; 4° une huile grasse colorée en vert par la chlorophylle; 5° du tannin; 6° une substance cristallisable jouissant des propriétés chimiques de la caféine.

Thérapeutique.

Le PAULLINIA se prescrit en poudre, pilules et sirop. Au Brésil et dans les pays voisins, le Paullinia, suivant M. Gavarelle, est souvent employé par les indigènes et cela avec un succès remarquable contre les diarrhees et les dyssenteries qui sont si fréquentes et si graves dans ces pays là, dans les gastralgies et les gastrites et dans les convalescences comme moyen de fortifier l'estomac, de faire naître l'appétit et de faciliter les digestions.

Les propriétés du Paullinia le rangent au nombre des meilleurs astringents, il leur est supérieur par son efficacité dans les cas de dyspepsie et de débilité des organes de la digestion. Il réussit très bien dans les flux divers où les astringents sont conseillés, telles sont les blennorrhées, les hémorrhagies, les leucorrhées, etc.

Voici comment s'exprime M. le docteur Trousseau, professeur de clinique médicale de la faculté de médecine, médecin en chef à l'Hôtel-Dieu de Paris (*Paullinia*, page 127, 3. édition, 1847). Le Paullinia a depuis quelques années conquis, à Paris, une certaine popularité dans le traitement des migraines, assez longtemps incrédule sur ce point, j'ai dû être convaincu par des faits que j'ai pu observer chez plusieurs personnes de ma clientèle qui avaient pris le Paullinia sans mon autorisation, je dois à la vérité déclarer ici que de tous les moyens que j'ai vu employer contre la migraine, la poudre que l'on dit être exclusivement composée de Paullinia m'a semblé la plus efficace.

Mode d'emploi.

Si les accès de migraines sont fréquents (plusieurs dans le mois), on prend tous les matins, le quart d'une dose de Paullinia dans deux cuillerées d'eau sucrée une demi-heure avant le premier repas, afin d'éloigner les accès et dans l'espoir d'une guérison entière. De plus, on prendra au début de la migraine, si on la sent venir, ou pendant l'accès en cas de surprise une demi-dose de Paullinia délayée dans deux cuillerées d'eau sucrée, on attendra un quart d'heure après quoi on prendra l'autre moitié si le mal ne s'est point amendé.

Avis essentiel.—Ce médicament ne se trouvant pas ordinairement dans le commerce, afin d'éviter une contrefacon ou imitation grossière, on doit refuser toute boite décachetée ou ne portant pas la signature de H. CLERET.

S'adresser au bureau du Journal.

CAOUTCHOUC LEBIGRE Deux magasins bien assortis, 16, rue Vivienne, et 142, rue de Rivoli. *Bien remarquer le nom et le numéro pour ne pas confondre.* Blouses à 19 fr. Paletots à double face, chaussures, bretelles, tissus élastiques et imperméables, coussins, ceintures de natation, bas élastiques pour varices, instruments de chirurgie, tuyaux et articles vulcanisés, peignes, etc. *Vente avec garantie. On expédie franco.*

SIROP H. FLOW

Ce SIROP d'un GOUT AGRÉABLE, jouit d'une vogue méritée pour la guérison des RHUMES, TOUX, CATARRHES, ENROUEMENS, COQUELUCHE et de *toutes* les IRRITATIONS et *affections nerveuses* de la POITRINE; de l'estomac et du ventre. *Admis à l'Exposition de New-York.*

FABRIQUE à PARIS, 28, RUE TAITBOUT.

PAPIER CHIMIQUE D'HÉBERT

Seul admis dans les hopitaux et hospices civils de Paris, par décision du conseil de cette administration, depuis le 2 mars 1842.

Pharmacie HÉBERT, 19, rue de Grenelle-St.-Honoré à PARIS.

Contre les rhumatismes, sciatiques, lumbagos, névralgies, migraines, maux et crampes d'estomac, irritations de poitrine, douleurs musculaires et articulaires, accès de goutte, paralysies et faiblesses des membres, anévrismes, étouffements, gastrites, glandes, tumeurs scrofuleuses, brûlures, plaies, coupures et blessures, cors aux pieds, œils de perdriz, oignons, durillons, etc.

REDOUTER LES CONTREFACONS.

NOTA. Les étuis sont bleu acier, lettres d'or, bouts à étoiles et abeilles d'or, et fermés par une étiquette à fond rouge, portant les mots: PAPIER CHIMIQUE, PHARMACIE HÉBERT, et l'adresse en carctères plus petits.—Prix: 2 et 1 fr.—Dépôt en province, et dans les pays étrangers, chez tous les principaux pharmaciens.

X. RACLOT.

Cabinet pour l'obtention des Brevets d'invention en Belgique, France, Angleterre, etc.

2, *place du Musée, à Bruxelles.*

PASTILLES DE CALABRE

DE POTARD,

sans opium, infaillibles contre les Rhumes, Bronchites, Asthmes, Catarrhes, Oppressions, Grippes, Glaires; leur goût agréable les rend précieuses dans les maladies des enfants. — Pharmacie, rue Fontaine-Molière, 18. En province, dans les bonnes pharmacies.

PATE et SIROP

DE NAFÉ D'ARABIE.

Les professeurs de la Faculté de Paris ont constaté leur SUPÉRIORITÉ *sur tous les pectoraux.*

Leur efficacité contre les **Rhumes**, Maux de Gorge, Grippe, **Coqueluche** et Irritations ou Inflamations de **Poitrine**, a été constatée par tous les Médecins des hôpitaux de Paris.

RACAHOUT DES ARABES,

Seul aliment APROUVÉ *par l'Académie de médecine de Paris*

Il rétablit les malades de l'estomac ou des intestins; il accélère la convalescence; il fortifie les enfants, et ses propriétés analeptiques préservent des fièvres typhoïdes et épidémiques.

Le *véritable Racahout* de Delangrenier, rue Richelieu, 26, à Paris; se vend ainsi que le *Sirop* et la *Pâte de Nafé*.

Avis.—Se défier des contrefaçons.

TOITURE PEYRAT

CARTON BITUMÉ

BREVET D'INVENTION S. G. D. G.

MAISONS. { A **PARIS**, RUE DU MAIL 27, ET RUE SAINT-PIERRE-MONTMARTRE, 7.
A **LION**, RUE DE PUZY, 32.

USINE A CLICHY (SEINE), ROUTE D'ASNIERES, N. 61.

Les bitumes et les asphaltes sont devenus d'un usage universel depuis une vingtaine d'années.

Ils réunissent toutes les qualités des produits économiques, surtout l'utilité et le bon marché.

Leur imperméabilité les fait employer comme préservatifs contre l'humidité. Leur consistance a été suffisamment attestée par leur emploi au pavage des rues et au dallage des trottoirs. Malgrè l'action de la chaleur et du froid, on les a vu résister plus de temps qu'on ne l'avait cru d'abord à la circulation si active de Paris. La durée de leur usage est illimitée, si on les emploie de façon à ne pas les exposer à un frottement continu ou fréquent.

Ces observations, faites par tout le monde, ont donné naissance au carton bitumé. Cette préparation, complétement imperméable, résiste à l'action de la chaleur et de la gelée; elle a trouvé le plus heureux emploi comme couverture des toits, et elle a été acceptée déjà pour cet usage par un grand nombre de propriétaires, d'architectes et d'entrepreneurs. Tous ont trouvé par son emploi une économie notable non-seulement dans la toiture, mais encore dans la construction des murs et de la charpente. En effet, les tuiles, par exemple, exigent des murailles épaisses et une lourde charpente pour supporter leur poids, tandis qu'avec le carton bitumé les murailles et les charpentes peuvent être construites avec une grande légèreté et économiser dans l'ensemble de la construction 75 p. 100. Ainsi, se basant sur la légèreté de la toiture et faisant économie de matières prémières dans les murailles et dans la charpente, de main d'œuvre et de temps, on reconnaîtra qu'au bout de six ans, avec l'intérêt des intérêts, on aura retrouvé non-seulement son capital plus qu'arrondi, mais encore on aura sa maison pour rien.

MODELE DE TOITURES A L'USAGE DE L'INDUSTRIE.



MODE D'EMPLOI.

Les cartons sont d'abord déposés en feuilles de longueurs indéfinies et en rouleaux; celles-ci doivent être déroulées et placées naturellemet sur les voliges, dans toute la longueur de la toiture et dans un sens horizontal, en commençant par le bas de la toiture, c'est-à-dire par les gouttières, et en remontant jusqu'au sommet du toit. Les feuilles doivent être superposées les unes sur les autres, et chaque feuille doit couvrir la feuille inférieure de 5 centimètres. Elles sont ensuite fixées respectivement sur les voliges avec des petites tringles ou liteaux en bois, très-minces et larges de 3 centimètres, clouées à 33 centimètres (1 pied) de distance du haut en bas du toit avec des petites pointes n° 10-20; elles sont aussi fixées aux extrémités de la toiture, ainsi qu'aux gouttières, avec les mêmes tringles ou liteaux et des petites pointes, en repliant les feuilles sur l'extrême bord des voliges, afin que le vent n'ait pas jour sous le carton.

Au sommet du toit, il faut avoir soin, si la dernière feuille n'est pas assez large pour la replier du côté opposé, d'en prendre une autre et de la placer à cheval, en la faisant retomber à gauche, et de la fixér comme il est dit pour les autres.

Après la pose, il faut faire sur toute la toiture une couche de goudron de gaz, opération qui doit se renouveler pendant les trois premières années. (Le goudron de gaz coûte 10 fr. les 100 kil. à Paris). Avec cet entretien fort simple et peu coûteux; le carton durera indéfiniment.

Les chevrons doivent avoir 6 centimètres et être environ sur 8 placés à 70 cent. de distances: on peut aussi employer des planches fendues sur 3 cent. de large, 6 cent. de haut, placées sur champ et à 33 c. de distance.

Les voliges doivent avoir 12 millimètres d'épaisseur, doivent être unies et se toucher.

La pente de la toiture doit avoir environ de 10 à 20 centimètres par mètre.

Le dessin placé à la première page représente une toiture en carton bitumé faite avec 4 feuilles larges de 0,80 centimètres chacune, et numérotées 1er, 2e, 3e y 4e, etc; les lignes blanches en relief, formant la perpendiculaire avec les feuilles, représentent les petites tringles ou liteaux en bois et complètent l'explication du monde à suivre pour s'en servir.

Les prix des cartons pris sur place, à Paris, sont fixés de la manière suivante:

Carton bitumé d'un seul côté, largeur 80 cent. 60 c. le mètre.
— des deux côtés, à. . . . . 75 —
Le mètre de ce carton pèse à peu près 1 kil. 500 gr.
On se charge aussi d'expédier des tringles ou liteaux à raison de 3 centimes le mètre.

TOUTE DEMANDE DE 30 FRANCS ET VU-DESSOUS, doit être accompagnée de son montant, soit en un mandat sur la poste ou en timbres-postes.

HUILE PEYRAT.

Avec cette huile, employée seule à chaud au moyen d'un pinceau, on donne au bois blanc une teinte de vieux chêne, une dureté métallique, une préservation contre la piqûre des insectes et une conservation indéfinie.—Prix: huile brune, le kil., 75 c.

A PARIS,

4, boulevard des Italiens.

DEFENDER

A LONDRES,

34, New-Bridge street, Blackfriars.

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASURANCES A PRIMES FIXES SUR LA VIE

AUTORISEE PAR ACTE DU PARLEMENT.

CAPITAL SOCIAL: VINGT-CINQ MILLIONS.

Tarifs plus favorables que cenx dont on a fait usage jusqu'à ce jour en France.
Participation des Assurés aux deux tiers des bénéfices de la Compagnie.
Faculté de ne payer que moitié des primes, ou d'emprunter, après trois ans, moitié des primes versées.

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS.

Le père de famille prévoyant peut laisser, à son décès, à sa veuve, à ses enfans, un capital ou une rente viagère, moyennant un faible prélèvement sur ses revenus, tout en jouissant, pendant sa vie, d'une part de bénéfices qui, à la dernière répartition, ont donné en moyenne 8 pour 100 par an des sommes versées.

ASSURANCES EN CAS DE VIE.

Moyennat une prime unique, ou des primes annuelles, le négociant, l'artiste, le magistrat, l'employé peuvent s'assurer, à une époque déterminée, soit un capital, soit une rente viagère, constituer une dot, des capitaux pour frais d'éducation et remplacement militaire.

La Compagnie constitue aussi des RENTES VIAGERES aux taux les plus avantageux, au moyen de *citpaux* placés en rentes sur l'Etat au nom de *rentiers* qui conservent les *titres* entre leurs mains, ou au moyen d'*obligations hypothécaires, remboursables après le décès du souscripteur, de transport de créances hypothécaires, de cession de nues propriétés mobilières ou immobilières.*

Indépendamment des garanties de toute nature offertes par la Compagnie DEFENDER, tous les fonds provenant des assurances faites en France sont convertis en immeubles ou en fonds publics français.

S'adresser à l'administration, 4 boulevard des Italiens, à Paris.—Envoi franco de Tarifs et de renseignemens.

Seul récompensé aux Expositions de Londres et de New-York.

Brevet d'invention et de perfectionnement. 1809 et 1814.

VINAIGRE DE TOILETTE DE JEAN VICENT **BULLY**

Exposition de l'industrie 1823 1827 et 1849.

Ce vinaigre, dont la vogue en France est immense, est le seul qui offre au public, comme garantie, des brevets sérieux, obtenu sur le rapport de commissions savantes, et de plus de 30 ans d'épreuve et de succès toujours croissants. C'est le type des vinaigres de toilette, et il a remplacé dans l'usage l'Eau de Cologne et autres eaux alcooliques qui corrodent et durcissent les issus. C'est le parfum le plus frais et le plus suave. Il rafraichit et nourrit la peau et lui rend sa blancheur et son éclat. Il calme le feu du rassoir. Il s'emploie à tous les usages de la toilette: en bains généraux ou locaux, en frictions contre les douleurs rhumatismales; contre les maux de tête et migraines (notamment dans ce cas, en bains de pieds sinapisés à la dose d'un tiers de flacon); pour assainir l'air, combattre les épidémies, etc. (Voir la notice jointe à chaque flacon.—Se méfier de contrafaçons qui sont nombreuses et se vendent le plus souvent au rabais.—N'achetez cet article que dans des maisons de toute confiance.—Entrepôt général a Paris, rue St. Honoré. (Prix en France, 1 fr. 50 c. le flacon).

MAISON DE SANTÉ SAINTE-AURE DE PICPUS

RUE PICPUS, NUMÈRO 64

Ne pas confondre le numéro.

ADMISSION DE TOUTES SORTES DE MALADES

EXCEPTÉ LES ALIÉNÉS.

CHAMBRES ET APPARTEMENTS.

Exposés au Levant et au Couchant.

Vaste Jardin et Parc, Habitation très-agréable et très-salubre.
Directeur H. BALLET, M. Piorry, professeur de la Faculté de Médecine de Paris.
Médecin-Consultant:
Le Docteur GUIDO, médecin chargé aussi de la chirurgie.
Médecins-adjoints, le Dr DÉCLAT et le Dr ROUX.

Omnibus du Palais-Royal au Trône, et ceux de la barrière Charenton à Saint-Philipe-du-Roule.

LE PROGRÈS INTERNATIONAL

JOURNAL EUROPÉEN

DE LA FINANCE, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

Ce journal qui paraît à BRUXELLES depuis la fin de 1856, s'est rapidement créé dans la presse périodique un rang exceptionnel. Indépendamment des intéressantes correspondances qu'il reçoit des divers points du globe lorsqu'ils son le théâtre d'évènements politiques ou commerciaux dignes de fixer l'atention du monde financier et industriel, il a su obtenir presque exclusivement la collaboration de l'illustre *Directeur du Musée royal de l'industrie Belge*, M. YOBARD qui en a fait l'organe des *industriels manufacturiers* et des *inventeurs*.

ON S'ABONNE:

A BRUXELLES,
Au bureau, rue Sainte Laurent, 20.

A PARIS,
Au bureau, 44, place de la Bourse.

A MADRID,
Au bureau de «l'Independance Espagnole» ou chez Alph. Duran,

20 fr. par an, pour la BELGIQUE, et 25 fr. par an pour la France, l'Espagne et les autres pays.

Moyennant 2 fr. 50 c. pour ports et emballage, LE PROGRES INTERNATIONAL donne à ses abonnés UNE MAGNIFIQUE PRIME, composée de deux superbes volumes in récemment parus, formant l'ouvrage complet de M. YOBARD, LES NOUVELLES INVENTIONS AUX EXPOSITIONS UNIVERSSELLE.